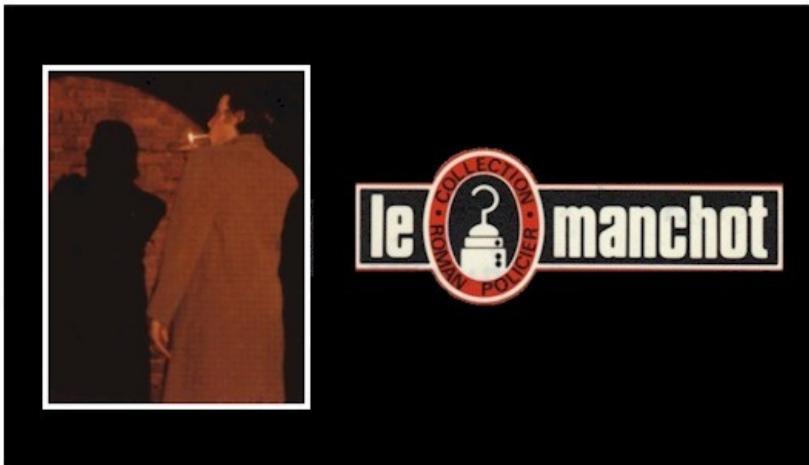


PIERRE SAUREL

La ronde des coupables



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot

La ronde des coupables

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 452 : version 1.0

La ronde des coupables

Édition de référence :
Loze-Dion Éditeur inc, 1997.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

Robert Dumont était détective attaché à l'escouade des crimes contre la personne de la police de la Communauté urbaine de Montréal.

PROLOGUE

Au cours d'un accident, il perdit l'usage de la main gauche. Devenu manchot, il voulait reprendre son travail, mais son supérieur immédiat, l'inspecteur Jules Bernier, refusait de lui confier des responsabilités et le confinait à du travail de bureau.

Dumont se querella avec Bernier et décida de prendre sa retraite.

Il se mit en communication avec l'Institut de réadaptation de Montréal, rencontra des spécialistes et se fit fabriquer une main artificielle des plus perfectionnées munie d'une force extraordinaire, au moins dix fois celle d'une main naturelle.

Désirant ne pas demeurer inactif, il devint détective privé. Quelques mois plus tard, il ouvrait sa propre agence. Il engagea des collaborateurs, dont Michel Beaulac, qui devint son premier adjoint, Candine Varin, dit Candy, une sculpturale blonde qui aurait voulu devenir policière et Serge Joubert, un jeune étudiant en droit, qui accepta de diriger quelques enquêtes qui lui permettaient de payer ses études.

L'agence du Manchot avait ses bureaux dans le centre-ville de Montréal. Les locaux étaient immenses, car en plus des nombreuses enquêtes, Robert Dumont offrait un service de gardiens de sécurité dont la plupart des membres étaient des policiers à la retraite.

Le Manchot avait repris goût à la vie et était devenu l'enquêteur le plus en demande du pays.

L'inconnu du cimetière

Le temps était gris. Des nuages noirs s'amoncelaient, signe d'une pluie prochaine.

De nombreuses personnalités s'étaient rendues au cimetière de Notre-Dame-des-Neiges pour assister à la mise en terre du corps de Corinne Dumont, mère du Manchot.

La vieille dame était décédée à la suite d'une longue maladie.

Robert Dumont avait donné congé à tous ses employés. Tous avaient assisté aux funérailles. Plusieurs policiers, amis du Manchot, s'étaient joints au groupe. Même l'inspecteur Bernier, ennemi juré de Dumont, était présent. Mais il quitta le cimetière parmi les premiers, n'offrant même pas ses sympathies à son ex-collègue.

Candy s'approcha de son patron :

– Je vous invite à mon appartement avec

Michel et Yamata, son épouse. Nous allons prendre un café.

– Tu es bien gentille Candy, mais je préfère rester seul. De plus, je dois prendre rendez-vous avec le notaire de maman. Merci pour ton invitation, nous nous verrons plutôt à l’agence demain matin.

La tête basse, les traits ravagés par le chagrin, le Manchot se dirigea lentement vers sa voiture.

– Je n’aime donc pas ça, murmura Candy.

– Ne t’en fais pas, répliqua Michel. Le patron est solide. Quand la peine étouffe quelqu’un, le seul remède est souvent la solitude. Yamata et moi, nous acceptons ton invitation.

– Bon, suivez-moi.

Les voitures se dirigèrent, en une lente procession, vers la sortie du cimetière pour se disperser petit à petit.

*

Le Manchot ne voulait pas demeurer chez lui, seul avec ses souvenirs. Par contre, il n'avait pas du tout le goût de causer, d'entretenir une conversation à bâtons rompus avec ses amis ou collaborateurs. C'était pour cette raison qu'il avait refusé l'invitation de Candy.

« Tiens, pourquoi ne pas aller au cinéma. Peu importe le film. Ça m'empêchera de penser. »

Il quitta les grandes artères pour se mettre à la recherche d'une salle de cinéma. Il allait stationner sa voiture lorsqu'un léger bruit, venant de l'arrière, attira son attention. Il n'eut pas le temps de se retourner. Il sentit qu'on appuyait sur son cou un objet dur, froid. Sans même voir ce dont il s'agissait, le Manchot comprit que quelqu'un s'était glissé à l'arrière de sa voiture et le menaçait d'une arme. L'intrus avait pu facilement se dissimuler dans la voiture pendant qu'elle était stationnée au cimetière.

– Ne bougez pas, ne vous retournez pas. Continuez lentement votre route, fit une voix.

Le Manchot ne perdit pas son calme. Cette voix ne semblait pas menaçante.

– J’ignore qui vous êtes, mais si c’est une plaisanterie, je ne la trouve pas drôle du tout.

– Ah ! vous croyez que c’est une farce ! Vous voulez que je tire ?

Dumont venait de comprendre qu’il avait affaire à un détraqué, et souvent ces malades sont capables des pires idioties.

– Mais qui êtes vous ? Que me voulez-vous ?

– Je t’expliquerai tout ça plus tard, Manchot. Pour l’instant, tu vas t’arrêter dans une petite rue tranquille afin de faire un brin de causette, tous les deux.

Cette voix appartenait à un homme qui semblait passablement âgé. L’inconnu continua en ricanant :

– Si je suis allé te relancer jusqu’au cimetière, dis-toi bien une chose, c’est parce que c’est important en maudit. J’veux pas te tuer. Je l’aurais fait plus tôt, t’étais déjà rendu au cimetière.

L’inconnu rit de sa blague. Le Manchot retourna rapidement la tête et l’espace d’une

seconde, il aperçut un petit bout d'homme qui devait sûrement approcher les soixante-dix ans. Il zézayait, ayant de la difficulté à prononcer les « s », comme s'il avait perdu une partie de ses dents.

– Qu'attendez-vous de moi ? demanda le détective.

– J'veux vous engager comme détective.

– Et c'est pour ça que vous me menacez d'un revolver ?

– Faut bien ! J'ai pas une maudite cenne noire. Je dois vous obliger à écouter mon histoire. J'suis plus pauvre que Job et je ne reçois pas de « bien-être ». Vous comprendrez plus tard pourquoi.

Les intonations du vieil homme n'étaient plus menaçantes. Le Manchot était rassuré. S'il le voulait, il pouvait facilement désarmer son visiteur inattendu. Aussi c'est d'une voix calme qu'il lui proposa :

– Bon, puisque vous voulez me parler, j'ai une suggestion à vous faire. Les bureaux de mon agence sont fermés pour la journée, je viens

d'assister aux funérailles de ma mère et...

– Je sais tout ça, interrompit la voix, j'étais au cimetière. Au fait, je vous offre mes sympathies et mes condoléances. C'est pas drôle de perdre quelqu'un qu'on aime.

Le Manchot poursuivit son idée :

– Si nous nous rendions à mon agence, nous y serions seuls et parfaitement à l'aise pour causer, sans risque d'être importunés.

L'homme réfléchit longuement, pesant le pour et le contre de la proposition du Manchot. Inquiet, il demanda :

– C'est pas un coup de cochon que vous me préparez ? Dans votre bureau, vous devez avoir des tas de gadgets pour vous débarrasser d'un homme armé.

– Je vous promets que j'écouterai votre histoire, mais à la condition que vous retiriez ce revolver appuyé sur ma nuque.

– Woh ! j'suis pas cave ! Allons à votre bureau. Je continue de vous surveiller. Une fois là-bas, j'aviseraï.

La voiture reprit sa vitesse de croisière et bientôt elle s'arrêta dans le parking voisin de l'immeuble où étaient situés les locaux de l'agence.

– Je descends le premier, fit l'inconnu, en ouvrant la portière arrière.

Je mets mon revolver dans ma poche, mais je vous avertis, j'aurai le doigt sur la gâchette. Maintenant, descendez.

Pour la première fois, le Manchot put bien observer son agresseur. L'homme était dans la soixantaine avancée... petit, maigre. Ce qui attirait surtout l'attention, c'étaient ses joues creuses, son nez pointu et son menton allongé. Le Manchot se rendit compte que l'homme n'avait qu'une seule dent dans la bouche. Avec son front presque entièrement dégarni, ça lui donnait un air comique. On se serait cru en présence d'un comédien de vaudeville des années 50.

– Allez, passez devant, Manchot. Pas de folie. Je vous suis. Une fois dans les locaux de l'agence, le détective s'installa derrière son bureau et fit signe à son étrange visiteur de

prendre place, dans le fauteuil, en face de lui.

L'inconnu sortit alors le revolver de sa poche et le déposa sur le bureau devant le Manchot.

– Tenez, examinez ça. Vous me direz ce que vous en pensez.

Maintenant qu'il était rassuré, l'inconnu s'était mis à vouvoyer le Manchot. Il regardait le détective d'un air malicieux, les yeux pétillants. Le Manchot avança la main et se saisit du revolver.

– Qu'est-ce que c'est ?

Le petit homme se mit à rire de bon cœur, découvrant des gencives sans dents, à l'exception de la dent orpheline.

Dumont examinait l'arme.

– Mais ce n'est pas du tout un revolver. Ça me semble avoir été sculpté dans du savon.

– En plein ça ! Vous avez deviné juste. A fallu que j'amasse beaucoup de petits morceaux de savon pour former un pain. Puis avec mon canif, j'ai sculpté le revolver que j'ai noirci avec de la cire pour les souliers. Faut pas le tenir trop

longtemps dans les mains car on se salit, et puis la chaleur le fait fondre. Avouez que c'est bien fait en maudit.

Le Manchot avait déjà vu de ces armes artisanales. On les fabriquait surtout derrière les barreaux.

– C'est pas le premier que je fais, poursuit le petit vieux. J'en ai déjà fabriqué trois autres.

– Qu'en avez-vous fait ?

– Vendus, mais celui-là je l'ai gardé pour moi. C'était mon plus beau, mon chef-d'œuvre.

Le détective reposa le faux revolver sur son bureau et se leva. Il commençait en avoir assez de cette farce presque burlesque. En se penchant sur le petit homme, il dit sèchement :

– Maintenant que vous vous êtes bien amusé à mes dépens, monsieur je ne sais qui, je vous prierais de vous retirer et de me laisser seul.

L'inconnu protesta, sans bouger.

– Un instant ! Vous avez promis de m'écouter, maintenant vous devez tenir votre promesse.

Le Manchot retourna s'asseoir dans son fauteuil, avança son bloc-notes et prit son stylo.

– Bon, tout d'abord, puis-je savoir votre nom ?

– Octave Bluteau, pour vous servir, répondit l'homme en faisant un petit salut de la tête.

Il fouilla dans sa poche et sortit une pipe qui avait passé l'âge de la retraite.

– Vous permettez que je fume ? J'espère que ça ne vous dérange pas. C'est du bon tabac canadien.

Il tenait à la main un sac en plastique contenant son tabac. Sans attendre la réponse du Manchot, il bourra consciencieusement sa pipe, fit craquer une allumette de bois sur sa jambe de pantalon et alluma son vieux « brûlot ». Il regarda le nuage de fumée opaque filer vers le plafond puis fixa son regard sur le détective.

– Vous savez, je lis beaucoup les journaux et suis au courant de la plupart de vos enquêtes. Je vous trouve formidable. Or, il y a deux jours, j'ai appris le décès de votre mère. On donnait le nom du salon mortuaire et l'heure des funérailles. On

disait même que la dépouille serait conduite au cimetière Notre-Dame-des-Neiges. C'est pour ça que je suis pas resté jusqu'à la fin de la cérémonie religieuse. Je voulais me rendre au cimetière pour pouvoir me glisser dans votre voiture.

Le Manchot l'interrompt :

– Écoutez, monsieur Bluteau ! Je ne comprends pas le pourquoi de toute cette comédie. Pourquoi ne pas avoir téléphoné à l'agence ? Je me serais fait un plaisir de vous recevoir.

Octave s'écria :

– Mais c'était impossible pour moi ! Voyez-vous, j'ai oublié de vous dire. Je suis pensionnaire, et on m'accorde des sorties de temps à autre, avec un gardien. Hier soir, j'ai faussé compagnie à mon escorte.

Le Manchot sursauta :

– Vous voulez dire que vous êtes détenu ?

– C'est bien ça. J'suis prisonnier au pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines.

Dumont n'en croyait pas ses oreilles. Très calme, Bluteau continuait :

– Je purge une peine de vingt ans de prison. On m'a trouvé coupable de meurtre.

Le Manchot dut se pincer pour se rendre compte qu'il ne rêvait pas. Ce petit homme comique était un assassin.

Octave Bluteau, le sourire aux lèvres, sa pipe pendant au coin des lèvres, était prêt à poursuivre le récit de son abracadabrante aventure.

Une vie compliquée

Depuis qu'il avait ouvert son agence de détectives privés, Robert Dumont avait eu à traiter avec de nombreux clients, mais Octave Bluteau était certes le plus original. Non seulement avait-il annoncé au Manchot qu'il n'avait pas un sou noir pour s'assurer ses services, mais il venait de lui apprendre qu'il était un assassin et un évadé de prison.

Le Manchot n'eut pas à réfléchir longtemps ; sa décision était prise. Que Bluteau fut un farceur ou qu'il dise la vérité, il lui fallait prévenir immédiatement les autorités policières, autrement il risquait de s'attirer de nombreux ennuis.

Le détective avança sa main pour prendre le récepteur de son appareil téléphonique, mais Bluteau bondit brusquement comme s'il avait eu un ressort au derrière. Il se leva, glissa rapidement sa main dans la poche de son long

manteau et en sortit un couteau de cuisine, long et très pointu.

– Je vous préviens, fit-il d’une voix qu’il voulait menaçante, j’suis pas violent, mais si on me pousse à bout j’peux devenir dangereux. Alors, restez bien assis et ne touchez pas à ce téléphone. C’est mieux pour vous.

Le Manchot savait que les déséquilibrés mentaux étaient capables de tout, surtout dans un moment de panique. Il s’enfonça dans son fauteuil.

– Bon, je puis bien vous accorder encore quelques instants pour écouter votre histoire, mais je vous préviens que je suis fatigué, j’ai eu une très dure journée et j’ai hâte d’entrer chez moi pour me reposer.

Octave avait jeté un coup d’œil fureteur dans la pièce qui servait de bureau au Manchot. Il avait surtout zieuté un petit meuble carré fait de bois d’acajou.

– Vous avez un bel assortiment d’alcools, murmura-t-il. Il me semble qu’un petit verre, ça

nous ferait du bien à tous les deux.

– Excellente idée.

Le Manchot voulut se lever mais Bluteau le rejoignit aussitôt et le menaça de son couteau.

– Poussez-vous. J'ai pas de chances à prendre avec vous. Je vous connais trop.

Bluteau avait bien raison de se méfier. Le Manchot avait un revolver, caché dans le petit meuble.

– Hé ! hé ! ricana le petit homme. J'suis pas aussi fou que j'en ai l'air. Combien de revolvers avez-vous cachés dans votre bureau ?

– Écoutez, je ne possède tout de même pas un arsenal.

Bluteau s'empara du revolver puis jeta un regard sur les bouteilles.

– Vous avez un maudit beau choix. Moi, j'aime le « gros gin ». C'est ce que je vais prendre.

Le Manchot se servit un verre de scotch et tendit le verre de gin à son visiteur impromptu.

– Tenez.

– Merci. Mais emmenez donc la bouteille au complet.

Dumont obéit. Il déposa la bouteille sur son bureau et retourna lentement à son fauteuil. Bluteau vida son verre d'un trait et s'en versa un second tout en surveillant le Manchot du coin de l'œil.

– À votre santé.

Bluteau s'essuya les lèvres du revers de la main, puis déclara :

– Ça ne vous surprendra pas si je vous dis que j'ai passé plusieurs semaines dans l'aile psychiatrique de la prison ? Mon avocat a fait commuer ma peine. Quand ils seront persuadés que je suis guéri, ils me remettront en liberté. Mais moi, je veux la justice. J'ai été condamné pour un meurtre que je n'ai pas commis. Je suis innocent. Quand je leur ai dit que j'avais tué une autre personne et qu'un homme innocent croupissait derrière les barreaux pour ce meurtre-là, au lieu de me croire, ils m'ont enfermé.

Le détective l'arrêta :

– Un instant ! Si je vous comprends bien, vous avez tué quelqu'un, mais c'est pour un autre meurtre dont vous vous dites innocent qu'on vous a condamné.

– C'est en plein ça. Vous comprenez vite, vous.

Le Manchot comprenait surtout que l'homme était détraqué, mais il n'avait rien à perdre en écoutant son histoire.

– Ça ne vous fait rien si je branche mon magnétophone ? dit le détective. Votre histoire semble passablement compliquée. Comme ça, je pourrai la réécouter lorsque vous serez retourné derrière les barreaux.

– C'est parfait. Je vous l'ai dit, lorsque je vous aurai parlé, je retournerai à Sainte-Anne.

Tout en ajustant son micro, le détective demanda :

– Comment avez-vous fait pour vous évader ?

– Ce fut très facile. Depuis qu'on a commué ma peine, je suis un prisonnier modèle. Les

médecins m'ont examiné, ils m'ont trouvé passablement mieux. De temps à autre, on m'accorde des petits congés. Évidemment, je ne sors pas seul. Un garde m'accompagne toujours. Hier, nous sommes allés au cinéma. Quand j'ai dit au garde que je voulais aller à la toilette, il ne m'a pas suivi. Il y avait une porte donnant dans une ruelle, derrière le cinéma. Alors je n'ai eu qu'à prendre la poudre d'escampette. J'ai passé la nuit, sur un banc, dans le parc Lafontaine. Il faisait très froid. Ce matin, je me suis rendu à l'église où avaient lieu les funérailles de votre mère. Vous savez le reste.

Le Manchot plaça le micro devant Bluteau.

– Allez-y, racontez-moi toute votre histoire. Surtout, n'omettez aucun détail. Si j'ai à vous questionner, je ne le ferai que lorsque vous aurez terminé.

Le petit homme commença son récit.

*

Ça va vous surprendre mais quand j'étais plus jeune, j'étais pas laid. On disait même que j'étais beau garçon.

Comme je n'étais pas grand, même que je dirais que je suis petit, c'était impossible pour moi de devenir un athlète professionnel, même si j'aimais bien les sports, surtout le hockey. J'ai dû me diriger vers une autre spécialité. J'ai pris des cours de danse et de personnalité. Je savais parler aux femmes, j'avais beaucoup de succès. Un jour j'ai rencontré Aline Morissette, un beau pétard, taillée au couteau. Elle avait gagné un concours de beauté. Cette femme me fascinait d'autant plus qu'elle venait d'hériter de ses parents. Oh ! elle n'était pas millionnaire, mais elle possédait une petite fortune qui dépassait les deux cent mille dollars !

Je l'ai fréquentée trois mois. C'était une fille très gentille et passionnée comme une chatte en chaleur. Oh ! nous ne formions pas le couple idéal ! Elle mesurait un mètre quatre-vingt-cinq. À ses côtés, j'avais l'air d'un nain. Pourtant, elle tomba amoureuse de moi et accepta de

m'épouser.

Tout marcha comme sur des roulettes au cours des premières années de notre mariage. Il y avait une seule ombre au tableau,... nous n'avions pas d'enfants. Aline subit des examens gynécologiques et les médecins lui apprirent que jamais elle ne pourrait enfanter. C'est à compter de ce jour qu'elle changea d'attitude. La bête s'éveilla en elle. J vous dis que ce fut pas drôle du tout. Elle se mit à engraisser comme un ballon qu'on souffle. Elle qui pesait cinquante-cinq kilos lors de notre mariage arriva à peser près de quatre-vingt kilos. Un pan de mur, monsieur chose. Toujours d'humeur égale... toujours en maudit. Elle était devenue une véritable marâtre. « Passe par là, Octave. » Elle me traitait comme un chien. Plus que ça, elle me frappait, me battait. Comment vouliez-vous que je me défende contre une telle colosse ?

Nous nous étions mariés en communauté de biens et sa fortune m'appartenait autant qu'à elle. Je m'étais lancé en affaires. Un soir, je ne me sentais pas bien. Je confiai mon commerce de

pièces de voitures à mon gérant et entrai à la maison. Là, j'eus la surprise de ma vie. Je trouvai Aline au lit avec un inconnu, elle qui me refusait toutes relations. Je fis une crise de rage, mais Aline demeura au lit, se moqua de moi et me dit que si je n'étais pas content, je n'avais qu'à prendre la porte. Son amant était aussi gros qu'elle. J'étais incapable de me venger. Je ne pouvais rien faire, ils auraient pu me tuer. Je suis parti de la maison, me suis rendu dans un club de nuit et là, j'ai bu en régiboire. J'ai constaté qu'une fois ivre, je ne me faisais plus de souci. Ma femme me trompait, pour me venger je n'avais qu'à lui remettre la monnaie de sa pièce.

Ce fut le début d'une véritable vie d'enfer. Je buvais de plus en plus et Aline continuait de me tromper. Elle avait plusieurs amants. Moi je la trompais mais je n'avais que peu de succès auprès des femmes. Un gars, toujours soûl, ça n'intéresse personne. Alors pour trouver des filles, il me fallait payer. L'alcool, les femmes, ça coûtent cher en maudit. J'ai hypothéqué mon commerce, vendu ma maison, j'ai tout perdu. Ma femme ne voulait plus me voir et pour dire vrai,

je n'étais plus intéressé à entrer à la maison. Un gars s'écoeure.

Un jour, un robineux me fit connaître une maison de chambres. Il y avait une grande salle remplie de lits. Pour trois piastres, on pouvait y passer la nuit.

Combien de fois j'ai dormi dans cet endroit ? Je ne m'en souviens plus. Souvent, je m'y rendais sans m'en rendre compte. Malgré la conduite de ma femme, je ne voulais pas me séparer d'elle, car je savais qu'un jour elle hériterait de ses oncles et je comptais bien me relancer en affaires. Mais le temps passait et je devenais de plus en plus une loque humaine. Pourtant, quand j'étais à jeun, je pouvais encore réfléchir.

Or, un matin, je lus dans le journal que les policiers étaient à la recherche d'un maniaque sexuel qui s'attaquait aux femmes seules. Il trouvait une façon d'entrer chez elles. Ce fou était toujours masqué. Il violait ses victimes, les battait parfois, mais il ne les tuait jamais. Ce fut l'histoire de ce type qui me donna l'idée de tuer ma femme.

J'ai toujours été un amateur de romans policiers. Je décidai de commettre un crime parfait. Pour y arriver, je décidai de passer plusieurs jours sans boire. J'vous jure que ce fut pas facile.

Le jour choisi, je téléphonai à ma femme pour lui dire que je passerais la journée à la maison et que j'y coucherais. Elle me demandait depuis longtemps de faire le ménage du sous-sol. Elle accepta ma proposition. J'étais donc sûr qu'elle serait seule à la maison. Je passai la journée avec elle et sortis vers neuf heures en lui promettant d'entrer tôt.

Je me rendis à la maison de chambres. Le patron me connaissait bien. Je lui jouai la comédie. Je fis mine d'être plus soûl que jamais. Je criais, je chantais, j'empêchais les autres de dormir, si bien que le patron me dit : « Octave, si tu te fermes pas la gueule, si tu te couches pas, je te sacre dehors, c'est clair ? Et plus jamais tu ne pourras loger ici. »

Alors, je me couchai sagement et fit mine de dormir. Mes voisins de lit pouvaient m'entendre

ronfler. Vers onze heures, tous les lits étaient occupés et tout le monde semblait dormir.

Je me levai sans bruit. Je possédais un vieux paletot que je roulai en boule et le plaçai sous les couvertures. Ça pouvait ressembler à quelqu'un qui dormait. Or, il y avait une porte qui donnait sur la ruelle et qui ne pouvait s'ouvrir que de l'intérieur. Sans attirer l'attention, je sortis et glissai un bout de bois dans l'encoignure de la porte, en espérant qu'elle resterait entrouverte, sans ça, mon projet tomberait à l'eau.

Ce qui importait, c'était de commettre un crime parfait. Pour ce faire, je m'étais procuré un bout de bois et une paire de gants pour ne pas laisser d'empreintes.

J'ai surveillé les environs avant d'entrer chez moi. Personne ne m'a vu. Tous les voisins dormaient ou regardaient leur télévision. Aline était couchée. Elle ne m'a même pas entendu entrer. Elle n'a jamais su ce qui lui arrivait. Je me suis approché du lit et je l'ai frappée à la tête. Elle a perdu connaissance.

Alors là, je n'y suis pas allé de main morte.

J'ai arraché sa jaquette, je l'ai frappée partout, je lui enfonçai le bout de bois dans le vagin et j'ai quitté la maison sans me faire voir.

Quand je suis revenu dans la ruelle de la maison de chambre, j'ai poussé un soupir de soulagement en constatant que la porte arrière était toujours entrouverte. Je suis donc entré, sans bruit, et suis allé directement à la toilette. En revenant vers mon lit, je m'accrochai, je suis tombé et j'ai éveillé au moins trois de mes compagnons d'infortune.

Le lendemain, les policiers vinrent me chercher à la taverne où je dînais toujours. On me conduisit au poste de police pour me faire subir un interrogatoire.

– Quand avez-vous vu votre femme, pour la dernière fois ?

– Oh ! ça doit faire deux jours... peut-être trois ! Je m'en souviens plus.

– Où étiez-vous hier soir ?

– J'ai pris un coup, comme d'habitude.

– Vous pouvez le prouver ?

Alors j'ai fait mine d'être en beau maudit :

– Dites donc, vous avez fini de me traiter comme un criminel. J'suis pas un bandit, moi ! régiboire.

– Où étiez-vous entre onze heures et minuit ?

Je haussai les épaules.

– Comment voulez-vous que je m'en souviennne ? J'étais soûl. Tout ce dont je me rappelle, c'est de m'être éveillé ce matin dans une maison de chambres. Ne me demandez pas à quelle heure j'y suis arrivé. Vous n'avez qu'à questionner le patron de la place. Il me connaît.

C'est alors qu'on m'apprit qu'une voisine d'Aline, ce matin, avait fait la macabre découverte.

– Votre femme a été battue, violée et assassinée.

Après avoir joué l'émotion et la surprise, je m'écriai soudain :

– Ce doit être le maniaque... Cet homme a attaqué plusieurs femmes dans le quartier.

– Exact, mais ce maniaque n’est pas un assassin. Il frappe ses victimes, il les viole, mais jamais il n’a commis de meurtre.

Je ricanai :

– Vous ne connaissez pas ma femme, une colosse capable de se défendre. Pour venir à bout d’elle, votre violeur a dû frapper trop fort.

Et comme je connais mes droits, je demandai à consulter un avocat.

Un des policiers s’écria :

– Mais on ne vous accuse pas.

– Alors, je puis partir ?

– Sitôt que nous aurons vérifié votre alibi.

J’ai su que des enquêteurs s’étaient rendus à la maison de chambres. Le patron affirma que, le soir du meurtre, j’étais complètement ivre et qu’il avait menacé de me mettre à la porte si je ne cessais pas de déranger les autres pensionnaires.

– Il a réussi enfin à s’endormir. Il a passé la nuit dans son lit.

– A-t-il pu sortir sans que vous vous en

rendiez compte ?

– Impossible. Il aurait fallu qu’il passe devant moi et je ne ferme jamais l’œil de la nuit.

J’ai appris aussi qu’on avait interrogé des robineux. Lun d’eux a déclaré qu’il s’était levé vers onze heures trente.

– J’ai vu Bluteau dans son lit, la couverture presque sur sa tête.

Un autre certifia qu’il s’était éveillé après minuit.

– Octave a voulu se rendre à la toilette, il est tombé. Il a fait tellement de bruit que j’ai cru qu’il s’agissait d’un tremblement de terre.

J’avais un alibi à toute épreuve. On a toujours dit que c’était impossible, mais moi, j’avais commis un crime parfait.

Ma femme avait de fortes assurances sur la vie dont j’étais le bénéficiaire. J’ai hérité de plus de cent mille dollars. Avec ça, je pouvais commencer une nouvelle vie. J’ai arrêté de boire. Oh ! ce ne fut pas facile ! La soif me tirait tout le temps, mais j’ai réussi. J’avais repris goût au

travail, mais je m'ennuyais. J'ai rencontré des amis qui fréquentaient les champs de courses. Alors, je me suis mis à parier. Au début, ça allait bien, j'avais ce qu'on appelle la chance du débutant. Puis, je me suis mis à perdre. J'ai joué aux cartes pour essayer de me rattraper. Cent mille, vous savez, ça se brûle vite. Pour oublier mes malchances, je me suis remis à boire. Je me croyais guéri, je pensais pouvoir me contrôler, mais j'avais plus soif qu'avant. J'avais un peu d'argent que j'avais placé. Je ne pouvais y toucher avant quelques années. Alors, j'ai emprunté. Je ne payais pas mes dettes. Tout allait mal, je dégringolais rapidement.

Je ne sais pas si vous avez connu Roger Ricard. C'était un type du milieu, un usurier qui prêtait de l'argent et ensuite égorgeait ses victimes. Je suis tombé dans ses pattes. Roger me faisait des menaces. Il me fallait payer, sinon on me casserait les deux jambes. Je savais que Ricard et sa bande étaient capables de tout.

Un soir, je sortais du club de cartes. Comme d'habitude, j'avais bu passablement. Deux

hommes m'ont attaqué, je n'ai pas eu la chance de me défendre. On m'a poussé à l'intérieur d'une voiture et on m'a assommé. Je n'ai pas pu voir les deux agresseurs.

Quand je me suis éveillé, j'étais étendu dans une pièce que je ne connaissais pas. J'avais un revolver dans la main. La tête me tournait mais j'ai pu me lever. J'étais étourdi. Soudain, avant même que je comprenne ce qui venait de m'arriver, j'ai entendu le hurlement d'une sirène.

Je voulais fuir. La voiture des policiers venait de freiner devant la maison. Je courus à la porte arrière, je sortis pour tomber dans les bras de policiers qui avaient fait le tour. On m'a conduit au poste et là, on m'a accusé d'avoir assassiné Roger Ricard.

J'eus beau protester, on ne croyait pas mon histoire.

– Mais je vous dis que c'est un piège qu'on m'a tendu.

C'était inutile. On ne m'écoutait pas. On releva les empreintes sur le revolver, c'étaient

bien les miennes. Les enquêteurs découvrirent rapidement que je devais une très forte somme à Ricard.

À l'enquête du coroner, on m'a tenu responsable de la mort de Ricard et à l'enquête préliminaire, je fus accusé de meurtre avec préméditation.

Je n'avais pas une maudite cent pour me défendre. On m'a désigné un avocat nommé d'office, un jeune de l'aide juridique. Il s'appelle André Fournier. C'était son premier procès pour meurtre. J'eus beau protester de mon innocence, même mon avocat ne me croyait pas.

– À votre place, Bluteau, me dit-il, je plaiderais la folie.

– Mais je suis innocent.

L'avocat poursuivit :

– Ricard vous faisait des menaces. Vous lui deviez une forte somme, vous aviez beaucoup bu. Vous vous êtes rendu à l'appartement de Ricard. Vous vous étiez procuré un revolver, car vous aviez peur de lui. Il y a eu querelle et vous avez

tiré. Tout le monde croira que vous n'avez fait que vous défendre, que vous n'étiez pas en possession de tous vos esprits, que vous étiez fou. On vous placera dans une aile psychiatrique et un jour, j'obtiendrai un nouveau procès et probablement votre libération.

– Mais maudit, puisque je vous dis que je suis innocent. Interrogez les gens qui étaient au club de cartes. Quelqu'un a pu me voir sortir. Vous trouverez peut être un témoin qui pourra affirmer que j'ai été assommé et poussé dans une voiture.

– N'y comptez pas trop.

Plus le jour du procès approchait, plus mon avocat était pessimiste, et moi encore plus.

La Couronne avait une cause en or. Plusieurs témoins vinrent affirmer que j'étais toujours ivre et que je perdais souvent la raison. D'autres déclarèrent que je devais une grosse somme et que j'avais proféré des menaces à l'endroit de Ricard.

Interrogés, les policiers avouèrent qu'ils avaient reçu un appel anonyme.

– Quand nous sommes arrivés sur les lieux, le témoin, armé, s’apprêtait à fuir.

Mon avocat fit témoigner un médecin qui vint affirmer que j’avais reçu un dur coup sur la tête mais aux yeux de tous, on était persuadé que je m’étais battu avec Ricard.

Malgré toutes les preuves, j’aurais pu m’en tirer. Mon avocat s’en tenait à ma version, c’est-à-dire qu’on m’avait tendu un piège. Certains membres du jury pourraient avoir un doute. Mais à la toute fin du procès, il y eut un témoin-surprise que le juge accepta de recevoir. Il s’agissait d’un brocanteur qui vint affirmer qu’il avait dérogé aux lois en vendant un revolver à quelqu’un qui n’avait pas de permis de port d’arme. Il avait reconnu l’acheteur en voyant sa photo dans les journaux. Il regrettait son geste, ne voulant pas perdre son permis d’exploitation. Il avait décidé de tout dire aux autorités.

– Vous connaissez ce revolver ? demanda le procureur en lui montrant le revolver qu’on avait classé comme exhibit numéro un.

– Oui, c’est bien l’arme que j’ai vendue ce

jour-là. Le client m'a donné une somme de cinq cents dollars. Oh ! j'aurais dû refuser !

– Pouvez-vous reconnaître votre client ?

– Oui. Je m'en souviens parfaitement.

– Est-il ici dans la salle ?

– Oui, il est là, dit-il en me désignant du doigt.

Je bondis, je protestai, je criai que cet homme mentait. On me fit taire. Mon avocat obtint la permission de me rappeler à la barre des témoins. Je jurai que jamais je ne m'étais rendu chez le brocanteur, que je le voyais pour la première fois et que c'était un autre coup monté.

Le procureur de la Couronne n'y alla pas de main morte. À ses yeux, ça ne faisait plus l'ombre d'un doute, je souffrais de la manie de persécution. Sa plaidoirie fut accablante. J'avais tué Ricard parce que je lui devais une trop forte somme. Il avait un témoin de première importance en cet homme qui disait m'avoir vendu l'arme.

La vérité, c'est que j'avais bien acheté mon revolver chez un brocanteur, mais pas chez celui

qui venait de témoigner. Mais les preuves me manquaient. Selon la Couronne, les policiers m'avaient arrêté alors que j'essayais de fuir les lieux du crime. Mes empreintes étaient non seulement sur le revolver, mais aussi un peu partout dans la maison. Tout y était.

Mon avocat tenta bien de faire croire à un complot, mais il n'était pas convainquant. Avant sa plaidoirie, il m'a demandé si j'accepterais de plaider coupable d'homicide involontaire.

– Les membres du jury pourront accepter, peut-être, la légitime défense.

Je refusai tout compromis. J'étais innocent et le criai jusqu'à la fin du procès. Les membres du jury ne délibérèrent qu'un peu plus d'une heure et j'ai été reconnu coupable de meurtre. Plus tard, le juge annonça sa sentence.

– Vingt cinq ans de pénitencier !

Maître Fournier fit appel, mais la requête fut rejetée. Quelques semaines plus tard, on arrêtait le fameux violeur. On l'avait pris sur le fait. Il était masqué, il portait des gants, il avait tenté de

s'en prendre à une femme qui habitait seule. Mais il a frappé un mur. La femme était une experte en arts martiaux. Le violeur s'est retrouvé sur le dos, ce fut pas long.

Évidemment, quand on l'a accusé du meurtre de ma femme, il a protesté. Il était même prêt à plaider coupable à tous les autres viols. Moi, je savais qu'il était innocent. Je me suis dit : « On ne peut pas l'accuser du meurtre de ma femme puisque c'est moi qui l'ai tuée. »

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Non seulement l'homme fut-il reconnu coupable de tous les viols, mais également du meurtre d'Aline.

Là, j'ai demandé à voir les policiers qui avaient enquêté sur le meurtre de ma femme. Ils sont venus me rendre visite derrière les barreaux. Je leur ai tout avoué. Je leur racontai comment je m'y étais pris pour sortir de la maison de chambres, je leur parlai du bâton que j'avais enfoncé dans le vagin de ma femme.

– Vous avez lu ça dans les journaux. Pourquoi défendre ce criminel ? Votre histoire ne tient pas

debout, Bluteau. Vous n'avez pas bougé de votre chambre, cette nuit-là. Quatre témoins et le gérant de la maison, l'affirment. On ne comprend pas votre attitude. Nous avons les preuves que vous n'avez pas tué votre femme.

J'ai tellement protesté qu'on me transféra dans l'aile psychiatrique. Finalement, je fus jugé irresponsable de mes actes. J'étais un malade. Alors j'ai décidé de me taire. Je devins un prisonnier modèle. On me fit sortir de l'asile. Au pen, je travaille à la cuisine. Je rends des services à tout le monde. Parlez du père Octave... tout le monde me connaît, je n'ai que des amis. La première fois que j'ai demandé un congé, on me le refusa. Je ne me suis pas découragé. Maître Fournier fit comprendre à la Justice que j'étais un p'tit vieux inoffensif. Alors, de temps à autre, on me permit d'aller en promenade, mais toujours accompagné d'un gardien.

– Un jour, déclara mon avocat, on vous remettra en liberté. Il ne faut pas désespérer.

Mais lorsque j'ai lu, dans les journaux, que votre mère était décédée, je me suis dit :

« Octave, s'il y a un homme qui peut prouver que tu n'es pas fou, que tu as été condamné pour un meurtre que tu n'as pas commis, alors que tu es responsable de la mort de ta propre femme, c'est bien le Manchot. »

Et voilà, vous connaissez toute mon histoire. Je vous jure, maudit, que c'est l'exacte vérité. Oh ! je sais que vous ne travaillez pas pour les beaux yeux des gens... et les miens ne sont pas extraordinaires ! Mais le type, le violeur qui a été condamné pour le meurtre d'Aline, est un fils d'une famille riche. Il a mal tourné. Si vous pouvez prouver son innocence, j'suis bien certain que ses parents vous paieront le gros prix. Il a déjà purgé deux ans, il pourrait sortir, avec les remises de peine, dans six ou sept ans, s'il n'est plus accusé du meurtre d'Aline. Vous voyez, j'ai tout prévu, je vous ai même trouvé un... ou peut-être même plusieurs clients. Ricard, il a été tué par quelqu'un, probablement un tueur à gages du milieu, à la solde d'un roi de la pègre. Pensez-vous que cet homme-là ne sera pas prêt à payer le gros prix s'il se rend compte que vous êtes en train de découvrir la vérité ?

Oui, je sais, vous allez me dire qu'on n'achète pas le silence d'un homme comme vous. Aussi, même si vous n'avez pas de client du tout, je fais appel à votre sens de la justice. Maintenant que vous savez tout, avez-vous le droit de laisser un coupable de meurtre en liberté et un innocent derrière les barreaux pour le restant de ses jours ? Je vous admire, monsieur le Manchot. Je suis sûr que vous ne me décevrez pas.

Enfin, le petit homme arrêta de parler. Il avait terminé son récit.

Reggie le brocanteur

Le Manchot avait tenu parole. Il n'avait pas interrompu l'étrange petit homme. À quelques reprises, le détective s'était levé et avait arpenté son bureau de long en large. Bluteau ne s'était pas soucié de lui, il avait même déposé le revolver sur le bureau et avait pris le minuscule micro dans sa main. Sa pipe était éteinte depuis longtemps, mais il avait toujours gardé son vieux brûlot accroché à ses lèvres.

– J'sais pas si vous avez vu, fit Bluteau, après un long silence, mais j'ai mis le revolver sur votre bureau.

– J'ai vu.

Le Manchot prit son arme, la plaça dans son étui et s'assit dans son fauteuil.

Il éteignit le magnétophone, en détacha le micro.

– Si je me mets en communication avec les autorités, vous n’avez plus d’objection ?

– Aucune. Il n’y a qu’une chose que je veux vous demander.

Le Manchot s’attendait à tout.

– Je vous écoute.

À la grande surprise du détective, le petit homme demanda :

– Vous m’avez l’air d’avoir de maudits bons cigares, je pourrais vous en voler un ou deux ?

Les cigares qu’il désignait se trouvaient dans un étui de verre, sur le bureau.

– Vous pouvez tous les prendre si vous le voulez. Ces cigares sont justement pour les clients.

– Non, c’est vrai, vous me les donnez tous ?

– Mais oui.

Bluteau s’en empara aussitôt, les glissa dans sa poche et n’en conserva qu’un qu’il développa précautionneusement et coupa en quatre morceaux.

– Vous devez vous demander ce que je fais là ? En prison, s’il fallait que je fume le cigare, ce serait terrible. On me prendrait pour un millionnaire. Alors, je les brise en morceaux et je les fume dans ma pipe.

Il glissa trois morceaux dans son sac de plastique, secoua sa pipe dans le cendrier et enfonça le dernier bout dans le fourneau.

– J’fumerais pas ça en public, surtout avec le bout qui dépasse.

Il s’alluma et lança d’épais nuages blancs vers le plafond.

– Monsieur Bluteau, lança enfin le Manchot, si vous acceptez, je vais aller vous reconduire au pénitencier. En route, nous en profiterons pour causer et, de plus, j’essaierai d’expliquer votre absence aux gardiens.

Le petit homme proposa :

– Vous pouvez dire que j’ai bien connu votre mère et que j’ai voulu assister à ses funérailles. C’est pas une bonne idée ?

– J’aviserai une fois arrivé au pénitencier.

Quelques instants plus tard, les deux hommes prenaient place dans la voiture du détective. Tout en conduisant, le Manchot demanda soudain :

– Si je réussis à découvrir l’assassin de Ricard et que les autorités ne veulent pas admettre votre culpabilité dans le cas de votre femme, que comptez-vous faire alors ? Les autorités voudront sûrement vous remettre en liberté.

– Je refuserai car je suis un assassin. Je n’ai pas le droit de jouir de la liberté. Je commettrai un autre crime pour retourner à l’ombre, je vous le promets, monsieur le Manchot.

Il avoua, en baissant les yeux et en se frottant nerveusement le menton.

– J’ai tué ma femme et je dois payer ma dette à la société. Et puis, pourquoi vous cacher la vérité ? Je ne saurais que faire de la liberté. Je n’ai plus de sous et même si j’en avais, je dépenserais tout en buvant. Ici, j’ai des amis, on me traite bien, ma santé est meilleure que jamais, alors pourquoi changer tout ça ?

– Vous ne m’avez pas révélé le nom de ce

jeune homme qui a été condamné pour l'assassinat de votre femme.

– Je ne m'en souviens plus. Son nom de famille est Blake ou Drake. J'ignore son prénom. En consultant les journaux, vous le trouverez facilement. Le meurtre a eu lieu il y a cinq ans, mais le type a été condamné il y a deux ans seulement. Quant à l'affaire Ricard...

– Je faisais partie de l'escouade des homicides dans ce temps-là. Je n'ai pas enquêté personnellement sur l'affaire, mais ce me sera facile d'obtenir tous les détails. Supposons que ce que vous m'avez dit soit vrai, pourquoi vous a-t-on choisi comme bouc émissaire ?

Bluteau haussa les épaules :

– Moi ou un autre, vous savez... Remarquez qu'on aurait pu abattre Ricard et faire disparaître son cadavre, mais les autorités auraient enquêté et certains caïds auraient été soupçonnés. Non, il fallait tout de suite livrer un coupable. J'étais le gars tout désigné.

La voiture arrivait au pénitencier. Lorsqu'il fut

devant les grandes portes, le Manchot s'identifia et avoua qu'il venait livrer Octave Bluteau qui devait être dans la liste des prisonniers évadés.

On fit venir un officier supérieur. En reconnaissant Octave, il s'écria :

– Vous voilà le père ! Vous n'avez pas honte de tromper la confiance que nous avons mise en vous. Vous allez sûrement passer quelques jours au trou ; pour vous, les permissions, j'ai bien peur que ce soit terminé.

Et tout de suite, il confia le prisonnier à des gardiens.

– Conduisez-le à sa cellule, nous réglerons son cas demain. Je vous remercie, monsieur, de me l'avoir ramené.

– Mon nom est Robert Dumont, détective privé.

– Je vous avais reconnu.

– J'aimerais causer du cas Bluteau avec un officier supérieur.

– Bon, je vais voir si le capitaine Pilon peut vous recevoir.

Le Manchot resta seul le parloir aux murs gris, à l'atmosphère étouffante. On entendait des voix au loin. Une cloche sonna, puis l'épais rideau du silence retomba. Enfin, un bruit de pas parvint aux oreilles du détective.

Une porte s'ouvrit et un garde, que Dumont n'avait pas encore rencontré, parut.

– Monsieur Dumont ?

– C'est moi, fit le Manchot en se levant.

– Suivez-moi, le capitaine Pilon vous attend.

L'officier, un homme d'une soixantaine d'années, ne put s'empêcher de sourire lorsque Dumont lui annonça qu'il voulait lui parler d'Octave Bluteau.

– Ne me dites pas qu'il est allé vous voir ?

– Oui, pour retenir mes services.

Et le détective lui raconta la longue conversation qu'il avait eue avec le petit homme.

– Incroyable ! Bluteau est un malade, mais nullement dangereux. L'alcool a détruit, petit à petit, ses facultés mentales. J'ai étudié

longuement son comportement. Quand il est arrivé ici, c'était une loque humaine. Nous l'avons soigné de notre mieux, mais à ce moment-là il ne voulait pas coopérer du tout. Un exemple, il n'avait qu'une seule dent dans la bouche. On a voulu lui fabriquer un dentier, eh bien, il n'a jamais voulu. Bluteau a toujours crié qu'il était innocent du meurtre de Ricard, même si on l'avait arrêté sur les lieux du crime avec l'arme à la main. Plus tard, quand l'assassin de sa femme fut arrêté et condamné, au lieu de s'en réjouir, il disait à tous ceux qui voulaient bien l'écouter que le tueur était innocent et que c'était lui le coupable du meurtre d'Aline Bluteau. Il a même obligé les policiers à ouvrir le dossier de Blake, mais ce fut inutile. Les deux affaires sont bien classées. On a commué la peine d'Octave. Il est considéré comme malade mental et on ne le reconnaît plus coupable du meurtre de Ricard. Il a tué, mais dans un geste de folie. Dans quelques semaines, Bluteau ne parlera plus de sa femme. Il s'intéressera à une nouvelle affaire et pourra même s'avouer coupable d'un autre meurtre. Il fait tout pour attirer l'attention. Il parlait souvent

de vous. Donc, je ne suis pas surpris qu'il ait trouvé le moyen de vous rencontrer. Vous désiriez mon opinion, monsieur Dumont, je vous l'ai donnée. Oubliez votre entrevue avec Bluteau. Il n'y a rien de sérieux dans tout ce qu'il a pu vous dire.

Le Manchot n'était pas satisfait de son entrevue avec le capitaine Pilon. Il avait besoin d'étudier l'affaire plus longuement, d'en parler. Il songea à son adjoint, Michel Beaulac.

– Cinq heures, il est sûrement chez lui. Je déteste m'imposer. Avec la circulation, je ne serais pas là avant six heures.

Il hésita un moment, puis, il décrocha le téléphone qui se trouvait dans sa voiture. Ce fut Yamata, la jolie japonaise que Michel avait épousée, qui répondit. Le Manchot demanda :

– Votre mari est-il là, Yamata ?

– Oui, un instant.

Le grand Beaulac s'interrogeait pour savoir ce que lui voulait son patron.

– Est-ce que tu sors, ce soir ? demanda le

détective.

– Non, pourquoi ?

– Je passerai te voir vers sept heures.

Michel comprit, qu'à la suite du décès de sa mère, le Manchot détestait se retrouver seul.

– Écoutez, boss, on était pour se mettre à table d'ici une demi-heure. Alors, venez manger avec nous, nous allons vous attendre. Ça nous ferait excessivement plaisir à Yamata et à moi. Jamais vous nous rendez visite. Après le repas, nous pourrions discuter.

– Je ne voudrais pas déranger...

– Nous vous attendons.

Michel allait raccrocher mais Dumont lança rapidement.

– As-tu, chez toi, un magnétophone ? Je voudrais te faire écouter une cassette.

– J'en possède deux. Un chez moi et un autre que je laisse au bureau.

– Parfait. Dans ce cas, je serai chez toi dans moins d'une heure.

Tout le temps que dura le délicieux repas qu'avait préparé Yamata, Robert Dumont évita de discuter de l'affaire Bluteau. Ce n'est qu'au dessert qu'il parla de l'étrange visiteur qu'il avait reçu.

– Passons au salon, proposa Yamata. Nous écouterons l'enregistrement en prenant le café.

Le Manchot conseilla à son assistant de prendre quelques notes durant l'écoute du long monologue de Bluteau.

– J'en ferai autant.

Pendant que les deux hommes écoutaient l'histoire du petit homme, Yamata servit le café, mais elle ne perdait pas un mot de l'enregistrement.

– Alors, qu'est-ce que tu en penses, demanda le Manchot en arrêtant son magnétophone ? Donne-moi franchement ton idée.

– J'admire votre patience d'ange. Moi, j'aurais mis ce malade à la porte. Son histoire ne tient pas debout.

– Mais si cet homme disait vrai, murmura

Yamata ? C'est un original, c'est sûr, mais avant de repousser cette affaire du revers de la main...

– Woh ! coupa Michel. Tu sembles oublier que l'agence du Manchot n'est pas une œuvre de bienfaisance.

– Je le comprends comme toi, chéri, mais rien ne dit qu'en cours de route, vous ne trouverez pas un client. Enfin, vous oubliez le jeune Joubert.

Le Manchot, intéressé par les propos de Yamata, demanda :

– Où voulez-vous en venir ?

– Michel m'a parlé de ce jeune étudiant. Il n'a pas encore mené de véritable enquête, vous ignorez ses véritables capacités. Vous avez là une chance de lui confier une cause embrouillée, une affaire compliquée de meurtre où il faudra fouiller dans d'anciens dossiers, peut-être même lutter contre la pègre. Pour une fois, il aurait du pain sur la planche. Ça ne coûterait pas un sou à l'agence, et vous sauriez définitivement si Serge Joubert est un bon enquêteur.

Le Manchot se leva et reprit sa cassette.

– Félicitations, Yamata. Tu sais, Michel, son idée n'est pas bête du tout. Je demanderai à Serge d'enquêter.

Michel consulta ses notes, puis s'adressant à son patron, il murmura :

– Je ne veux pas avoir l'air de me mêler de l'enquête d'un autre, mais je crois qu'il y a deux points importants sur lesquels Serge pourra diriger ses recherches.

– Lesquels ? demanda le Manchot.

– Premièrement, le meurtre de Ricard. Si votre bonhomme dit vrai, sans le témoignage de Reggie, le brocanteur, il aurait été innocenté. Reggie a dû être payé pour mentir. Alors, il faut le retrouver et lui faire cracher la vérité.

– J'y avais pensé. Maintenant, ton second point.

– À la place de Joubert, j'interrogerais longuement Bluteau sur le meurtre de sa femme. Je trouve que cette enquête de la police a été bâclée trop rapidement. Est-on au courant des vêtements que portait la victime du meurtre ?

Votre petit homme pourra sûrement donner des détails, par exemple sur les blessures qu'il lui aurait supposément infligées. Madame Bluteau dormait-elle au moment de l'attentat ? Sinon, que faisait-elle ? Lisait-elle ? Si oui, portait-elle des lunettes ? Alors, Bluteau les lui aurait enlevées. Où les aurait-il déposées ? Des tas de petits détails comme ça que le dénommé Blake doit ignorer s'il est innocent.

Le Manchot félicita son adjoint.

– Tu as de très bons points. Joubert devra également se rendre à la bibliothèque municipale et lire tous les articles de journaux se rapportant à ces deux affaires. Enfin, quand son enquête sera plus avancée, il lui faudra communiquer avec les parents de Blake, le violeur et supposé meurtrier. Il ne faut pas oublier que ce sont nos seuls clients en perspective.

Yamata s'approcha, s'inclina profondément, puis murmura :

– Excusez-moi, maîtres, si je me permets de donner mon humble opinion.

Michel ricana :

– Hé ! la petite, t'es pas au Japon, ici ! Alors laisse de côté tes petits saluts et tes phrases tournées à la Guy Fournier en manque d'imagination pour ses téléromans.

– T'es pas drôle, Michel Beaulac.

– T'es une bonne Québécoise, comme le patron et moi. Alors, on t'écoute. Parle.

Yamata jeta un long regard à Michel ; si ses yeux avaient été des revolvers, elle l'aurait abattu. Mais le Manchot lui adressa un sourire encourageant.

– Que vouliez-vous dire, Yamata ? demanda-t-il.

– Vous ne trouvez pas que c'est beaucoup de travail pour un seul homme ? Il en aura pour des semaines à enquêter. Si Michel et Candy l'aidaient, ça irait beaucoup plus rapidement.

– Je vais y songer, murmura la détective.

Le lendemain matin, Robert Dumont faisait écouter l'enregistrement à Serge Joubert. Il lui conseilla ensuite de se lancer à la recherche des

articles de journaux concernant les deux crimes.

– Fais une photocopie de tout ce que tu trouveras d'intéressant. Ne néglige rien. On ne sait jamais quand un détail peut s'avérer capital. Je vais demander à Candy de se rendre à Sainte-Anne-des-Plaines et de faire parler Bluteau sur le meurtre de sa femme. Il faudra qu'il donne tous les détails, même ceux qui lui semblent insignifiants. Elle notera tout. Ce qu'il nous faut savoir, c'est si le petit bonhomme a bien dit la vérité.

Serge remercia son patron de lui faire confiance et partit immédiatement pour la bibliothèque. Quant à Candy, elle se mit en communication avec les autorités du pénitencier et obtint la permission de causer avec Bluteau.

Joubert, de retour vers la fin de l'après-midi, fit son rapport au Manchot.

– Le brocanteur s'appelle Reggie Dolson. Il tenait boutique sur la rue de La Gauchetière, près de Saint-Laurent ; mais depuis on a rénové tout le quartier. J'ai retrouvé deux personnes qui ont connu Reggie et qui habitent ce coin du Vieux-

Montréal. Pour moi, votre brocanteur a dû hériter d'une forte somme, car après avoir vendu son commerce, il s'est acheté un domaine dans les Laurentides. Malheureusement, je ne connais pas l'endroit exact. Au fait, il a vendu sa boutique deux mois après la fin du procès de Bluteau.

On pouvait facilement tirer des conclusions. Si Dolson avait menti au procès, il avait reçu une forte somme d'argent pour son faux témoignage.

– Il te faut absolument le retrouver, fit Dumont.

Serge Joubert avait fait preuve d'initiative. C'était sa véritable première enquête et il allait tout faire pour la mener à bien. Beau garçon, il avait beaucoup de succès auprès de la gent féminine. La secrétaire de l'agence, Danielle Louvain, n'avait d'yeux que pour le futur avocat. Par contre Michel Beulac voyait en lui un concurrent. Souvent, Michel et Dumont avaient des prises de bec. Si Joubert décidait de poursuivre sa carrière comme détective privé, il pourrait bien prendre la place du grand Beulac comme premier assistant du Manchot.

Joubert s'était rendu à l'un des bureaux de la compagnie Bell et avait consulté plusieurs bottins de la région des Laurentides. Il revint à l'agence et annonça au Manchot :

– J'ai trouvé trois Dolson. Un habite à Sainte-Adèle, le second à Saint-Jovite et le dernier à Saint-Alexis de Montcalm. Deux d'entre eux portent l'initiale R et le dernier s'appelle Reggie. J'ai relevé les trois numéros de téléphone.

– Appelle tout d'abord celui qui s'appelle Reggie et informe-toi si il est le monsieur Dolson qui tenait une boutique de brocanteur sur la rue de La Gauchetière à Montréal. Sinon, tente ta chance avec les deux autres qui portent l'initiale R.

Serge consulta son calepin et ajouta d'un ton rassurant :

– Si je retrouve le bon Reggie, je lui laisserai croire que je suis un ex-client à la recherche d'un article que j'aurais déposé en gage, il y a quelques années. Je m'informerai s'il possède toujours ses dossiers ; ensuite, j'aviserais. Avez-vous des nouvelles de mademoiselle Varin ?

– Non, répondit le Manchot. Son rendez-vous était à trois heures. Je serais fort surpris si elle revenait à l’agence. Cependant, elle me fait toujours son rapport par téléphone avant d’entrer chez elle.

Vers cinq heures, alors que Dumont allait quitter son bureau, Candy appela.

– Je suis allée à Sainte-Anne-des-Plaines et j’ai pu causer longuement avec votre petit bonhomme. C’est un véritable bouffon. Je lui ai fait révéler des tas de détails sur le meurtre de sa femme. J’ai tout noté.

– Tu donneras tout ça à Serge, c’est lui qui dirige cette enquête.

– Je le ferai en arrivant, demain matin.

Mais le lendemain, Serge rejoignit la secrétaire, Danielle Laurin, pour lui dire qu’il se rendait à Sainte-Adèle rencontrer un monsieur Dolson.

– Dites ça à monsieur Dumont. Il comprendra.

*

La veille, en arrivant chez lui, Serge Joubert avait téléphoné au Reggie Dolson de Sainte-Adèle. Ce fut une voix féminine qui répondit.

– Je regrette, monsieur Dolson est absent présentement.

– Dites-moi, mademoiselle, suis-je bien chez monsieur Dolson, l'ex-brocanteur ?

– C'est bien ça. Si vous voulez bien laisser votre nom et votre numéro de téléphone, monsieur Dolson vous rappellera dès qu'il entrera. C'est à quel sujet ?

Le beau Serge avait hésité. Il ne voulait pas donner trop de détails, mais d'un autre côté si c'était madame Dolson au bout du fil, elle pouvait lui communiquer de précieux renseignements.

– Savez-vous si monsieur Dolson a conservé ses dossiers ? Quelques jours avant qu'il vende sa boutique, je lui ai laissé un bijou en gage, un souvenir de famille. J'aimerais le retrouver.

– Je sais que monsieur Dolson a toujours ses

livres.

Une idée avait germé dans l'esprit du détective.

– Vous êtes madame Dolson ?

– Non, je suis la bonne.

– Ah ! vous devez être très jeune ! Vous avez une voix magnifique.

Les compliments font toujours plaisir aux femmes. La bonne s'était mise à rire.

– Vous vous trompez, je ne suis pas si jeune que ça. J'ai vingt-neuf ans et je suis à l'emploi de monsieur Dolson depuis huit ans.

– Savez-vous s'il sera chez lui, demain ?

– Pas avant quatre heures, car il doit aller jouer au golf.

– Dans ce cas, j'irai le voir demain.

– Votre nom ?

Mais Serge avait raccroché rapidement.

Présentement, il était en route pour Sainte-Adèle. Le temps était frisquet mais ensoleillé. Le

paysage d'automne, avec ses couleurs vives, était d'une beauté indescriptible. Il était à peine onze heures lorsque Serge quitta l'autoroute pour entrer dans la ville de Sainte-Adèle.

Il s'arrêta à un petit restaurant, donna l'adresse de Dolson et demanda :

– Savez-vous si c'est loin d'ici ?

– Non, à cinq minutes à peine. Vous tournez à droite, vous roulez environ un kilomètre. À votre gauche, vous verrez une très grosse maison entourée de magnifiques jardins. C'est le domaine Dolson.

– Merci bien.

Joubert se remit en route. Des nuages étaient apparus brusquement dans le ciel.

« Ça change vite. On dirait qu'il va pleuvoir. La partie de golf de Dolson risque d'être à l'eau, c'est le cas de le dire. »

Il voulait profiter de l'absence du brocanteur pour interroger la jeune bonne.

Bientôt, le détective aperçut le domaine Dolson. Une grosse maison de pierres érigée au

bout d'un chemin pavé de petits graviers. La pelouse était bien entretenue et des plates-bandes de fleurs multicolores égayaient l'environnement.

Ne voulant pas attirer l'attention, Serge alla stationner à l'arrière de la maison et revint à l'entrée principale.

Il sonna et bientôt la porte s'ouvrit. Une jeune fille aux cheveux roux, très jolie et portant un uniforme de bonne, demanda :

– Vous désirez, monsieur ?

Les yeux verts de la fille s'attachaient longuement sur le jeune homme qui pouvait passer pour une vedette de cinéma.

– Je suis bien chez monsieur Dolson ? demanda Serge.

– C'est bien ça.

– Puis-je le voir ?

– Je regrette, il est absent pour le moment. Il est au golf. Je ne l'attends pas avant la fin de l'après-midi.

Le détective poussa un soupir de déception.

– Oh non ! Dire que je suis parti de Trois-Rivières... J'aurais dû téléphoner... à moins que vous puissiez m'aider. Vous êtes à son service depuis longtemps ?

– Huit ans.

– Madame Dolson est-elle ici ?

– Je regrette mais, malheureusement, monsieur Dolson est séparé de son épouse depuis quelques années. Mais si moi, je puis faire quelque chose... ajouta-t-elle avec un sourire aguichant.

– Il s'agit d'un achat qui a été fait à la boutique de monsieur Dolson. Savez-vous s'il a conservé la liste de ses clients ?

La jeune fille hésita :

– Je sais qu'il a toujours ses livres dans son bureau, mais j'ignore ce qu'ils contiennent. Je ne fouille jamais dans ces choses-là.

Serge glissa sa main dans sa poche et en sortit un billet de dix dollars qu'il tendit à la jeune bonne.

– Comment vous appelez-vous ?

– Lucette.

– Non, c’est vrai ? J’ai eu une amie qui avait le même prénom que vous, mais elle était beaucoup moins jolie.

Ses yeux s’attardèrent sur les courbes aguichantes de la fille. Il ajouta :

– Et surtout moins bien tournée.

Lucette rougissait de plaisir.

– Si vous m’aidez, renchérit le détective, je vous récompenserais. Et je pourrais repartir plus tôt pour Trois-Rivières. Je suis à l’emploi d’un notaire qui a besoin de renseignements à propos d’un de ses clients.

La fille n’hésita que quelques secondes, glissa le billet de dix dollars dans la poche de son uniforme et laissa entrer Serge. Elle le conduisit dans le bureau de Reggie.

– Tenez, dans ce classeur, je sais qu’il y a les noms des ex-clients de monsieur. Vous dites que ça date de plusieurs années ?

– Quatre ans. Le client s’appelle Octave Bluteau.

La jolie fille ouvrit un tiroir contenant un nombre impressionnant de petites cartes. Serge s'approcha pour mieux voir. Il glissa sa main sur la hanche de Lucette. Elle eut un léger sursaut, mais ne fit aucun geste pour l'obliger à s'éloigner. Serge s'enhardit et frôla légèrement un de ses seins.

– Je ne trouve pas le nom de Bluteau. Vous savez ce qu'il avait acheté ?

Serge ne répondit pas. Il caressait maintenant l'autre sein et Lucette s'était appuyée sur lui.

– Vous savez, vous pourriez faire perdre la tête à n'importe qui.

Elle se retourna.

– Vous devez dire ça à toutes les jeunes filles. Je ne sais même pas votre nom.

– Serge... Serge Lussier.

Elle repoussa très lentement la main du détective.

– Allons, soyez raisonnable, murmura-t-elle. Vous savez que je suis seule ici. Vous profitez de la situation en sachant que personne ne viendra

nous déranger.

C'était une invitation très directe.

– Vous ne m'avez pas dit ce qu'avait acheté ce monsieur Bluteau, demanda-t-elle.

– Un revolver !

– Oh ! alors, c'est différent ! Reggie... je veux dire monsieur Dolson, a un dossier spécial pour les armes. Les policiers viennent parfois le consulter.

Elle s'était trahie en appelant le brocanteur par son prénom. Cette fille peu farouche devait être beaucoup plus qu'une simple bonne. Et puisqu'elle était au service du brocanteur depuis huit ans, Elle était peut-être responsable de la séparation du couple Dolson.

Le belle Lucette se mit à fouiller dans un autre tiroir de la filière.

– Je regrette, monsieur, mais je ne trouve aucune vente d'arme faite à un monsieur Bluteau. J'aurais tant voulu vous aider.

Elle se retourna et demanda d'une voix câline :

– J’espère que vous n’êtes pas trop déçu. Je n’ai pas mérité ma récompense.

– Mais si, gardez le billet.

– Merci.

Elle embrassa Serge sur la joue. Le détective n’hésita pas. Il la prit dans ses bras. Elle fit mine de vouloir se dégager, mais lorsque leurs lèvres se joignirent, ce fut un long baiser, très passionné.

Tout en l’embrassant dans le cou, Serge murmura :

– Et si mon client avait acheté le revolver sans avoir obtenu de permis de port d’arme ?

– Oh ! jamais monsieur Dolson n’a fait une chose semblable ! On le surveillait beaucoup trop pour ça. Du temps qu’il tenait boutique, les policiers venaient vérifier régulièrement ses permis.

Le jeune Joubert éclata de rire.

– Je plaisantais, voyons.

Et ce fut un autre baiser, tout aussi passionné

que le premier. Lucette avait entouré le cou de Serge de ses deux bras et son corps se collait sur le sien.

– Vous me faites faire des folies, fit-elle le souffle court.

– J’aimerais vous revoir. C’est possible ?

– Très difficile. Reggie est très jaloux et me surveille. Mais présentement, nous sommes seuls.

Elle se dégagea, appuya sur un bouton, près du téléphone.

– Je mets le répondeur.

Elle fit face à Serge et commença à détacher les boutons de son uniforme.

– Personne ne nous dérangera.

Serge voulut l’attirer dans ses bras, mais elle lui prit la main.

– Suivez-moi.

Elle le conduisit à sa chambre, ferma la porte et se dévêtit rapidement. Ses seins étaient petits mais ronds et très fermes, son ventre plat et sa taille fine. Elle détacha la ceinture du pantalon de

Serge. Le détective la laissait agir, sachant bien que c'était souvent dans des moments de passion qu'on pouvait arracher des secrets à un témoin.

Lucette était insatiable, une amoureuse déchaînée. Lorsqu'elle parut enfin comblée, Serge resta étendu sur le dos, à ses côtés.

– Dis donc, c'est payant le métier de brocanteur. Monsieur Dolson a un très beau domaine.

– Et il est très généreux. Faut dire qu'il a touché une forte somme d'argent en vendant son commerce.

– Et en témoignant à un certain procès.

Elle se redressa brusquement sur une épaule.

– Qui vous a dit ça ?

– Notre client, monsieur Bluteau. Tu dois te souvenir de cette affaire.

Elle éclata de rire.

– Non, moi, j'oublie tout... et puis, ne me parle pas de Reggie. Ce n'est pas toujours agréable de vivre avec un homme qui a le double de ton âge.

Serge, embrasse-moi. J'ai faim de toi. Oh ! que c'est bon ! Oh oui ! caresse-moi !

Soudain, on entendit un bruit de voiture. Lucette bondit hors du lit et courut à la fenêtre.

– C'est Reggie. Il ne devait pas revenir avant quatre heures. Mais il pleut.

Elle s'habilla à la vitesse de l'éclair.

– Vite, dépêchez-vous. Il faut que vous partiez. Il ne comprendra pas que je vous ai fait patienter en sachant qu'il devait entrer tard.

– Il a sûrement vu ma voiture. Mais ne t'inquiète pas, je me débrouillerai.

Il voulut l'embrasser mais elle courut à la porte. Elle arriva à l'entrée tout comme Dolson paraissait.

– Il pleut, une pluie fine et il s'est mis à venter. Impossible de jouer. À qui appartient cette voiture stationnée à l'arrière ? demanda-t-il.

Serge, à ce moment, parut derrière Lucette.

– À moi. Madame m'expliquait que vous étiez au golf. J'allais repartir lorsque j'ai vu arriver

votre voiture.

Et avant que Serge ait pu intervenir, la jolie Lucette ajouta :

– Monsieur veut obtenir des renseignements concernant un revolver que vous auriez vendu, sans permis, à un monsieur Bluteau.

Dolson fronça les sourcils, regarda longuement Serge puis ordonna :

– Veuillez me suivre dans mon bureau, monsieur.

Dolson le précéda et ouvrit rapidement un tiroir de son bureau. Serge eut juste le temps d'apercevoir le revolver que le brocanteur venait de laisser glisser sur ses genoux.

À la recherche d'un dossier

Comme c'est à Serge Joubert qu'on avait confié l'enquête sur l'affaire Bluteau et qu'il était absent, la plantureuse Candy fit son rapport à son patron, le Manchot.

– Vous aviez raison Robert. Il y a d'infinis détails qui sont revenus à la mémoire d'Octave Bluteau, détails qu'il n'a jamais donnés aux policiers.

Elle sortit un calepin de son sac, le consulta puis levant les yeux, elle déclara :

– Sur la table de cuisine, il y avait une tasse de café à demi-vidé. Octave boit son café noir, mais dans celui-là, il y avait de la crème. Aux visiteurs, les Bluteau servaient le café dans des tasses de fantaisie. Conclusion, c'était le breuvage d'Aline.

Elle tourna une page de son calepin et reprit :

– Un autre fait important... Bluteau dit s'être servi d'un bâton pour faire croire que sa femme avait été violée par un maniaque.

– Oui, mais ça, il l'a dit aux policiers.

– Je sais mais il y a une chose qu'il a oublié de mentionner : c'est que le bâton était taché de sang. Non seulement le petit homme a-t-il essuyé le bâton, mais aussi un de ses gants, en se servant d'un coin du drap. On n'a rien dit de ça au procès de Blake.

– Attends une seconde.

Le Manchoth décrocha le récepteur de son appareil téléphonique, appuya sur un bouton qui le mettait directement en communication avec l'escouade des crimes contre la personne de la police de la Communauté urbaine de Montréal.

– Le détective Jolicœur est-il là présentement ?

– Un instant.

Une voix répondit, quelques secondes plus tard :

– Escouade des crimes contre la personne,

Jolicœur à l'appareil.

– Ici Robert Dumont. Comment vas-tu René ?

– Bien et toi ?

– Ça va, répondit le Manchot. J'ai un service à te demander. Surtout, pas un mot à Bernier.

L'inspecteur Jules Bernier, chef de l'escouade, détestait Dumont. Au lieu de l'aider, il cherchait toujours à lui nuire dans ses enquêtes.

– Qu'attends-tu de moi ? demanda Jolicœur.

– Tu dois te souvenir de l'affaire Blake. Elle remonte à six ans. Une femme, nommée Bluteau, fut assassinée par un maniaque sexuel. Ce maniaque a fait de nombreuses victimes, mais il n'a commis qu'un seul meurtre. Il a été condamné au maximum, il y a deux ans.

– Tu veux parler du maniaque masqué qui s'attaquait aux femmes seules ? Je me souviens de cette affaire. Ce n'est pas nous qui avons capturé Blake, mais une femme qui avait été agressée et qui suivait des cours d'autodéfense.

Le Manchot s'écria :

– C’est exactement ça ! Je voudrais savoir qui a dirigé l’enquête sur cette affaire, qui a fait condamner Blake ?

Jolicœur demanda :

– Tu es à ton bureau présentement ?

– Oui.

– Dans ce cas, je te rappelle d’ici quelques minutes.

– Un instant, coupa rapidement le Manchot. Puisque cette affaire est classée, on doit pouvoir facilement sortir le dossier ?

Jolicœur hésita. Comme tous les membres de l’escouade, il craignait son chef comme la peste.

– Je ne puis rien te promettre. Attends mon appel.

Le Manchot dut patienter plus de quinze minutes. Enfin la sonnerie du téléphone se fit entendre.

– Allô ! fit Dumont en décrochant.

– C’est Jolicœur. Robert, te souviens-tu de Georges Bazinet ?

– Et comment ! J’ai travaillé souvent avec lui.

– Eh bien ! c’est Bazinet qui fut chargé de l’enquête sur l’affaire Bluteau ! Aujourd’hui, il est retraité.

– Je sais, je l’ai engagé à quelques reprises comme garde de sécurité. Je sais où le rejoindre. Merci du service René, je te revaudrai ça un jour.

Après avoir raccroché, le Manchot se tourna vers sa jolie collaboratrice.

– Y a-t-il autre chose, Candy ?

– Non. Octave Bluteau m’a dit tout ce qu’il savait, du moins, je le crois. C’est maintenant à Serge de poursuivre l’enquête.

– Félicitations. Tu as fait du bon travail. Vois Danielle, elle va te remettre un dossier concernant des détournements de fonds. Je veux que tu t’en occupes.

Candy adressa un sourire à Dumont et sortit en se déhanchant honteusement.

Une fois seul, le Manchot appela chez Bazinet. Ce fut l’ex-détective lui-même qui répondit.

– Ça va Georges ?

– Pas très fort. On vieillit, comme tout le monde.

– J’ai un travail pour toi, un travail très urgent. Alors, pourrais-tu venir me voir au bureau le plus tôt possible ?

– Je te remercie d’avoir pensé à moi. Je m’ennuie à mourir. Je saute dans ma voiture. Attends-moi.

Georges Bazinet avait beaucoup engraisé depuis qu’il avait pris sa retraite. Il n’était sûrement pas en bonne forme physique. Il portait une petite barbe blanche qui le vieillissait. Le Manchot lui demanda s’il se souvenait de l’affaire Bluteau.

Bazinet s’écria :

– Sûrement que je n’ai pas oublié cette affaire. Juste avant de prendre ma retraite, il m’a fallu rouvrir le dossier. Le mari de la victime, un vieux fou, disait que nous avons commis une erreur et que c’était lui l’assassin de sa femme. J’ai rencontré Bluteau au pénitencier. C’est un

malade mental. Si nous l'écoutions, il s'accuserait de tous les crimes de la terre.

– Je ne suis pas de ton avis, dit le Manchot. Selon moi, Bluteau a bel et bien assassiné sa femme.

Bazinet bondit :

– Qu'est-ce que tu dis ? C'est impossible. Tu me connais, tu sais que je ne laisse rien au hasard.

Bazinet avait été piqué au vif. Le sang lui était monté à la tête et sa figure était devenue d'un rouge vif.

– Allons, ne te fâche pas, Georges. Je sais que tu as toujours fait de l'excellent travail et que tu n'avais pas à attacher d'importance aux dires d'un malade mental. Pourtant, je suis sûr que Bluteau a bien assassiné sa femme.

Bazinet n'en croyait pas ses oreilles.

– Mais alors, nous aurions commis une grave erreur judiciaire. Tu as des preuves de ce que tu avances ?

– Oui, mais pour les vérifier, il faudrait que tu consultes le dossier Bluteau ; tu ne peux te

souvenir de tous les détails d'une affaire qui remonte à six ans.

Le Manchot lui fit part des découvertes de Candy et des révélations de Bluteau.

– J'ai communiqué avec Jolicœur. Il va sortir le dossier. Tu pourras le consulter à ta guise.

Mais Bazinet ne semblait pas très enthousiaste.

– Supposons que tu dises la vérité, Robert, qu'est-ce que ça donnera ? Blake, à cause de ses nombreux viols, en a pour des années à l'ombre. Quant à Bluteau, il a déjà été condamné pour meurtre. Ça avancerait à quoi de l'accuser d'un second assassinat ?

Le Manchot était surpris de l'attitude de son ex-collègue. Mais, comme plusieurs policiers, Bazinet n'aimait pas admettre qu'il avait commis une erreur.

– Voyons Georges, réfléchis. Si nous pouvons prouver que Bluteau a tué sa femme, nous réparerons une erreur judiciaire. Quant à Blake, ayant été faussement accusé de meurtre, il aura

des recours devant la loi. Il a commis des viols, c'est vrai, mais on allégera sa sentence... et ce n'est pas tout.

Bazinet soupira :

– J'ai commis une autre bévue ?

– Non, cette fois, tu n'es pas en cause. Mais si Bluteau a dit la vérité dans le cas de sa femme, pourquoi mentirait-il quand il se dit innocent du meurtre de Ricard ? Il a toujours juré, devant la cour, que c'était un coup monté contre lui.

L'ami du Manchot se souvenait de l'affaire Ricard. L'assassinat d'un petit roi de la pègre avait fait beaucoup de bruit.

En fronçant ses épais sourcils, Bazinet demanda brusquement :

– Mais qui a pu t'engager pour enquêter sur ces deux affaires ? Sûrement pas Bluteau lui-même, il n'a pas le sou.

Le Manchot esquissa un sourire :

– Allons, tu sais bien que je suis tenu au secret concernant l'identité de mes clients. Alors, tu acceptes de m'aider ?

– Je veux bien jeter un coup d’œil sur le dossier, mais ne me demande pas d’enquêter. Rares sont les policiers qui ont su organiser leur retraite. Moi, je me suis acheté un bungalow à Laval ; je possède une petite terre, je cultive les fleurs et les légumes. Je suis un gentleman-farmer. Je vais rencontrer Jolicœur et s’il peut me remettre les déclarations de Bluteau, je vérifierai, mais ne m’en demande pas plus.

Et Bazinet partit aussitôt pour se rendre au siège social de police de la communauté urbaine de Montréal.

*

Reggie Dolson, le brocanteur, dévisagea le jeune Serge Joubert.

– J’aime bien vérifier l’identité de ceux qui me rendent visite, dit-il.

– Mon nom est... Reggie le coupa :

– Je ne me fie jamais aux paroles des inconnus. Je préfère regarder les papiers

d'identification. Vous devez posséder une carte d'affaire ou, encore, votre permis de conduire.

Serge Joubert était mal à l'aise. Il savait son interlocuteur armé. Il ne voulait pas risquer de faire un faux pas. Il glissa sa main dans sa poche pour sortir son porte-monnaie. À cet instant précis, Reggie pointa son arme sur le jeune détective.

– Mais qu'est-ce qui vous prend ? demanda Serge.

– Ne bougez pas. Donnez-moi votre porte-monnaie.

Joubert obéit. Reggie étendit le contenu de l'étui en cuir sur le bureau et jeta un coup d'œil sur les différentes cartes.

– Tiens, tiens... Serge Joubert, enquêteur privé. Pour qui travaillez-vous ?

– Je travaille à mon compte.

– Levez-vous, les mains en l'air, et placez-vous dos au mur.

Dolson le fouilla.

– Tiens, un revolver.

– C’est normal, je suis détective privé. Le brocanteur lui fit un signe.

– Vous pouvez vous rasseoir.

Serge se glissa lentement dans le gros fauteuil, face à Dolson.

– Maintenant, nous pouvons discuter, dit Reggie en s’assoyant à son tour.

Joubert ne quittait pas l’homme des yeux. Ce dernier avait appuyé sur un petit bouton qui se trouvait au coin droit de son bureau. Serge s’attendait à voir apparaître un des gorilles de Dolson, mais les deux hommes demeurèrent seuls.

– Monsieur Joubert, pour quelles raisons m’interrogez-vous sur ce client dénommé Bluteau ?

Tout en surveillant les réactions de son vis-à-vis, Serge décida d’avouer la vérité.

– Au procès d’Octave Bluteau, vous avez menti lorsque vous avez juré que le prévenu était allé acheter le revolver chez-vous.

Reggie Dolson esquissa une grimace qu'il aurait voulu être un sourire. Serge se rendit compte que la main du brocanteur tremblait légèrement.

– Je ne me souviens pas de l'affaire Bluteau, mais sachez que je n'ai jamais fait de faux témoignage.

– Vous mentez encore fit sèchement Joubert. J'ai des preuves et je les ferai parvenir à qui de droit. Vous avez été payé pour faire condamner Bluteau.

– C'est faux, cria presque le brocanteur. Je ne vous permets pas de mettre ma parole en doute. Maintenant, je me rappelle de cette affaire de meurtre. Allez-vous me blâmer d'avoir fait mon devoir ? Savez-vous qu'à la suite de cette affaire, je fus condamné à une forte amende pour avoir vendu une arme sans permis. J'ai dû fermer boutique. J'ai vendu mon commerce, mais à perte.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre, se leva et, tout en tenant Serge en joue, se rendit à la fenêtre pour regarder à l'extérieur.

– L’entrevue est terminée, monsieur Joubert. Levez les mains.

Le détective obéit. Reggie remit le revolver dans l’étui que Serge portait en bandoulière.

– Maintenant, vous pouvez reprendre vos papiers. Un conseil, laissez tomber cette enquête, vous perdez votre temps. L’affaire Ricard, tout comme celle de Bluteau, est classée. Il n’est jamais bon d’éveiller les morts.

Le détective sortit de la maison. Il ne revit même pas la belle Lucette. La pluie avait cessé mais le temps était gris et le vent s’était levé. Serge monta dans sa voiture, démarra et s’engagea sur le chemin qui le mènerait jusqu’à l’autoroute.

Il jeta un coup d’œil dans le rétroviseur. Une voiture noire le suivait de loin. Serge se souvint que Reggie avait appuyé sur un bouton. Peut-être avait-il demandé de l’aide.

Il traversa Sainte-Adèle et au lieu de s’engager sur l’autoroute, il roula plutôt sur un chemin menant vers la montagne. Un nouveau coup d’œil

dans le rétroviseur lui assurait qu'on le pistait réellement. Il appuya sur l'accélérateur. L'autre voiture devait avoir un moteur puissant, car malgré la vitesse elle se rapprochait sensiblement.

« Ils veulent savoir où je vais. Je suis mieux de retourner et d'aller vers l'autoroute. »

Malheureusement, cette petite route n'était pas assez large pour lui permettre de faire demi-tour. De chaque côté, il y avait des montagnes et parfois des précipices.

Brusquement, l'autre automobile s'approcha et se rangea vers la gauche. Serge ralentit son allure, décidant de se laisser doubler.

Lorsque le second véhicule arriva à la hauteur de Joubert, le conducteur donna un violent coup de roue et heurta la voiture du détective. Joubert faillit perdre le contrôle, mais il put redresser sa voiture. Il appuya sur l'accélérateur et s'installa au centre de la route.

Ceux qui le pistaient se collèrent derrière sa voiture, heurtant à tout instant le pare-choc

arrière. Joubert avait toutes les difficultés du monde à demeurer sur la route. Il zigzaguait continuellement, empêchant l'autre voiture de se ranger à ses côtés.

Soudain, il y eut un tournant abrupt. Les tueurs devaient fort bien connaître cette petite route. Ils heurtèrent plus violemment la voiture du détective. Serge tenait son volant à deux mains. Il voulut tourner à droite, mais il était trop tard. Son automobile traversa l'accotement et fila vers le précipice. La voiture capota, tourna deux fois sur elle-même pour s'arrêter sur le toit. L'autre voiture avait freiné juste à temps. Elle s'arrêta et les portières s'ouvrirent. Deux hommes descendirent.

– On devrait aller voir, dit l'un d'eux.

– T'es pas sérieux. Si on descend là, on risque de perdre pied.

Le conducteur ouvrit le coffre arrière. Il en sortit un long câble et en attachait un bout autour de ses reins.

– Tu n’as qu’à enrouler l’autre bout autour d’un arbre et à tenir le câble pour me permettre de descendre. Les ordres de Dolson sont très stricts. Il ne faut pas que Joubert s’en réchappe. S’il ne s’est pas tué, on l’achèvera. On conclura à un accident.

Votre fils est innocent

Sitôt le détective Georges Bazinet sorti de son bureau, le Manchot entra en communication avec son ami, le sergent René Jolicœur.

– J’étais pour vous rappeler, Robert. J’ai retrouvé tous les dossiers des affaires Ricard et Bluteau. Malheureusement, je ne puis vous les remettre, mais j’en ferai préparer une photocopie.

– L’ex-détective Bazinet est en route pour vos bureaux. Vous pouvez tout lui donner, mais j’aimerais bien en avoir une photocopie. Je surveille toujours de près toutes les enquêtes que mènent mes employés.

– Aucun problème, Robert, je m’en occupe immédiatement.

– J’envoie un messenger. Laissez l’enveloppe à la réception.

Quinze minutes plus tard, le Manchot recevait

une épaisse enveloppe brune et la feuilleta rapidement. Il trouva le nom et l'adresse des parents de Cédric Blake, ce jeune homme qui avait été condamné pour le meurtre d'Aline Bluteau. Il composa immédiatement le numéro de téléphone apparaissant au dossier. Une femme répondit :

– Vous êtes bien madame Blake ? demanda le Manchot.

– Oui, monsieur.

– Mon nom est Robert Dumont, détective privé. Y aurait-il possibilité de vous rencontrer, vous et votre mari ?

La femme hésita :

– De quoi s'agit-il ?

– Ça se discute difficilement au téléphone, madame. Il s'agit de votre fils Cédric.

Il y eut un long moment de silence. Il entendait respirer nerveusement son interlocutrice. Enfin, elle demanda :

– Il lui est arrivé quelque chose ? On m'avait prévenue qu'au pénitencier les détenus

s'attaquent souvent à ceux qui sont accusés de viols.

– Rassurez-vous, aux dernières nouvelles, votre fils est en bonne santé. Mais j'enquête sur le meurtre d'Aline Bluteau et j'ai la possibilité de prouver que Cédric est innocent de ce crime.

La femme cria :

– Quoi ? Innocent ?

Et elle ajouta aussitôt :

– Si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à remettre ces preuves à la justice.

– Ce n'est pas si facile. J'aimerais en parler avec vous et votre mari, avant d'aller plus loin.

– Bon, laissez-moi votre numéro de téléphone, mon mari vous rappellera le plus tôt possible.

Victor Blake ne tarda pas.

– Mon épouse m'a mis au courant de votre conversation, monsieur Dumont. Je vais être franc avec vous. Nous avons toujours eu des difficultés avec notre fils Cédric. Nous savions qu'il était malade et dangereux, mais il a toujours

refusé de se laisser soigner. Après qu'il fut condamné pour meurtre, je l'ai renié. Pour ma femme et moi, mon fils n'existe plus. Même si vous pouvez prouver qu'il n'a pas tué madame Bluteau, on le gardera au pénitencier à cause de ses nombreux viols. Ça ne changera absolument rien. Alors, ne vous dérangez pas inutilement.

Et il raccrocha avant même que le Manchot puisse ajouter un mot. Le détective n'en croyait pas ses oreilles.

« Pourtant, madame Blake semblait vouloir m'écouter. Je me demande si elle a la même attitude que son mari. »

Il rejoignit sa secrétaire, Danielle Laurin, et la prévint qu'il devait s'absenter.

– Serge doit me téléphoner. Prenez le message et si c'est important, rejoignez-moi sur ma pagette.

Le Manchot détestait se lancer à la recherche de clients, mais c'était tout ce qu'il lui restait à faire.

*

La ceinture de sécurité sauva la vie de Serge Joubert. Il fut secoué, mais ne broncha pas de son siège. Lorsque l'automobile s'immobilisa, il était étourdi mais conscient.

« Il faut que je sorte d'ici au plus tôt. La voiture peut prendre feu. »

Il pouvait difficilement bouger. Puisque l'auto s'était arrêtée sur le toit, il avait la tête en bas. Il déboucla sa ceinture, chercha à ouvrir la portière, mais elle était coincée.

Avec difficulté, il se glissa hors de la voiture. Il était en fort piteux état.

Tous ses muscles le faisaient souffrir. Levant la tête, il aperçut un homme qui descendait en appuyant les pieds sur les grosses roches. L'inconnu était probablement retenu par un câble.

Serge jeta un coup d'œil autour de lui. À sa droite, se trouvaient quelques petits rochers. Il s'y traîna péniblement. Une fois à l'abri, il porta la

main à sa ceinture et poussa un soupir de soulagement en constatant la présence de son revolver.

« Heureusement Dolson me l'a remis. Il va le regretter. »

L'homme qui s'était glissé le long du câble venait d'atteindre le fond du ravin. Il se libéra de la grosse corde lui serrant la ceinture et se dirigea vers la voiture qui reposait sur le toit.

Quelques secondes plus tard, plaçant ses mains en porte-voix, il cria :

– Red, descends, viens me rejoindre. Le type s'en est tiré.

– Abats-le, entendit Joubert.

– Il n'est plus dans la voiture.

L'homme regardait autour de lui. Il était clair que le seul endroit où pouvait se cacher Serge, c'était derrière les rochers.

Joubert vit qu'on remontait le câble. Quelques instants plus tard, un autre homme entreprit la descente.

« C'est le temps d'intervenir, songea Serge. Si j'attends que l'autre ait touché le sol, il sera trop tard. »

L'homme qui se trouvait près de la voiture surveillait la descente de son ami. En rampant, Joubert put s'approcher de lui. Brusquement, le type se retourna et aperçut le détective. Il poussa une exclamation de surprise.

– Ne bougez pas, dit Serge en se relevant, sinon je vous abats.

Mais l'autre ne l'écouta pas. Il voulut porter la main à sa ceinture. Serge n'hésita pas et, visant les jambes, il fit feu. L'individu s'écrasa au sol en gémissant.

Le compère du criminel entendit le coup de feu que l'écho répercuta dans la montagne. Mais il ne pouvait ni se retourner, ni lâcher le câble. Cependant, il cria :

– Tu l'as retrouvé Dick ?

Serge s'était rapproché de la paroi. Lorsque Red mit pied à terre, le jeune Joubert lui braqua son revolver dans les côtes.

– Bouge pas, sans ça tu vas rejoindre ton complice.

Le gros homme bégaya :

– Ne tirez pas, je vous en prie, ne tirez pas !

Et il leva les bras en signe de soumission. Serge le désarma aussitôt. Il mit le revolver de son agresseur dans sa poche de veston et d'un solide coup de crosse à la nuque, il envoya son adversaire au pays des rêves.

Il retourna à sa voiture. Il y avait bien un téléphone à l'intérieur, mais inutile de songer à l'atteindre. Il retourna vers le type blessé aux jambes, le fouilla et lui soutira son porte-monnaie. Red, lui, avait la clef de leur voiture. Serge la prit, puis s'aidant du câble, il commença sa pénible ascension. C'était ardu, tous les os lui faisaient mal. Enfin, il arriva sur la route. Immédiatement, il remonta le câble. Ses mains étaient écorchées, mais il était sauf. Il possédait la clef de la voiture de ses ravisseurs, il pouvait donc prendre la fuite. Il mit immédiatement le moteur en marche et réussit, non sans difficultés, à faire demi-tour. Bientôt, il rejoignit une route

pavée, plus large, et qui menait directement à l'autoroute. Il fila rapidement en direction sud. Avant d'arriver à Saint-Jérôme, il y avait une halte routière et un restaurant. Serge s'y stationna, s'engouffra dans la cabine téléphonique et appela à l'agence du Manchot.

– Ici Serge Joubert. Je voudrais parler à monsieur Dumont. C'est excessivement important.

– Je regrette, mais il est absent, répondit la secrétaire. Mais je puis le rejoindre...

Serge la coupa :

– Monsieur Beaulac est-il là ?

Le grand Michel venait à peine d'arriver au bureau. Danielle lui transmit l'appel.

– J'ai besoin d'aide, fit Serge. J'ai été agressé et c'est par miracle que j'ai échappé à la mort.

Et il fit rapidement le récit de son aventure.

– Où êtes-vous, présentement ? demanda Beaulac.

– Sur l'autoroute des Laurentides, au

restaurant de la halte routière, entre Saint-Jérôme et Sainte-Adèle.

Durant l'absence de son patron, Michel devait prendre les décisions.

– Vous êtes dans la voiture de vos ravisseurs ?

– Oui, je puis entrer à Montréal et...

Beaulac lui coupa la parole.

– Non, c'est trop risqué. Sitôt que Dolson aura retrouvé ses tueurs, il lancera des voitures à votre recherche.

– C'est exactement ce que j'ai pensé.

Beaulac reprit :

– Placez la voiture de vos ravisseurs sur le terrain de stationnement, à l'arrière du restaurant, de façon qu'on ne la voit pas de l'autoroute. Quant à vous, n'entrez pas dans le restaurant. Restez à l'abri mais à l'extérieur. Surveillez la route, je vais vous rejoindre dans moins d'une heure. D'ici là, j'aurai probablement communiqué avec le patron.

– Je vous attends.

Michel alla trouver la secrétaire.

– Où est le patron ?

– Chez un client, un monsieur Blake.

– Ne le dérangez pas, mais je sais qu’il communique avec vous régulièrement. Lorsqu’il le fera, dites-lui de m’appeler, je serai dans ma voiture.

*

Robert Dumont sonna à la porte d’une riche maison située sur le flanc du Mont-Royal. Ce petit château devait valoir des milliers de dollars. Les Blake devaient être très riches.

Une femme dans la cinquantaine, cheveux blonds, assez jolie, ouvrit la porte.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Madame Blake, je suis Robert Dumont.

– Je vous ai dit d’entrer en communication avec mon mari.

– C’est ce que j’ai fait, mais il ne semble pas vouloir entendre raison. Il m’a raccroché la ligne au nez.

– Dans ce cas, je n’ai rien à vous dire.

La femme voulut fermer la porte, mais le Manchot glissa son pied dans l’encoignure.

– Mais comprenez donc que votre fils est innocent. Du moins, il n’est pas coupable de meurtre.

Le Manchot poussa sur la porte et madame Blake fut bien obligée de reculer.

– Si vous ne partez pas tout de suite, j’appelle la police.

– Vous n’en ferez rien.

Le détective se glissa à l’intérieur de la maison. Madame Blake, très nerveuse, s’éloigna en courant et entra dans une pièce, suivie immédiatement du Manchot. La femme voulut s’emparer du récepteur de l’appareil téléphonique, mais la prothèse du détective se posa sur son poignet. Il appliqua une légère pression, avec cette main qui développait une

force extraordinaire.

– Vous me faites mal, fit la femme en poussant un léger cri de douleur.

– Je vous conseille de m’écouter, madame Blake.

Il la força à s’asseoir dans un large fauteuil. Il lui lâcha le poignet, mais resta debout, planté, devant elle.

– Vous ne me ferez pas croire, madame, que votre fils n’est plus rien pour vous. Un cœur de mère n’oublie jamais ses enfants, quoi qu’aient pu faire ces derniers.

Soudain, la femme éclata en sanglots. Le Manchot la laissa pleurer durant plusieurs secondes et lorsqu’elle parut calmée, il reprit un ton très doux.

– Je ne veux que vous aider, madame. Si je réussis à prouver que votre fils n’a pas tué Aline Bluteau, il restera les accusations de viols, je ne le nie pas. Mais Cédric aura quand même beau jeu. Il aura été victime d’une erreur judiciaire. On en tiendra sûrement compte. Ça se paie, ça,

madame. Et puis, songez qu'un jour, si l'accusation de meurtre tombe, votre fils sera remis en liberté.

– Victor ne veut plus entendre parler de Cédric, murmura la femme d'une voix larmoyante, moi, je ne puis rien faire. Je suis obligée d'obéir à mon mari.

Le Manchot bondit :

– Allons madame, ce n'est pas sérieux ce que vous dites là. Il est dépassé le temps où les femmes devaient se soumettre à leur époux. Votre devoir de mère existe toujours, que votre mari le veuille ou non.

Elle soupira :

– Je vois bien que vous ne connaissez pas Victor. À cause de Cédric, ses affaires ont périclité. Il a fallu qu'il travaille d'arrache-pied pour remonter la pente. Ce ne fut pas facile.

– Je vous crois, mais si votre fils n'a pas tué, on doit lui rendre justice.

Madame Blake se leva. Elle jouait nerveusement avec ses mains. Le Manchot avait

rarement vu une femme aussi désespérée.

– Si vous saviez comme j’aimerais voir mon fils. Victor ne veut même pas que nous allions le visiter au pénitencier. Je n’ai même pas le droit de prononcer le nom de Cédric. Si Victor apprend que je vous ai reçu, il ne me le pardonnera jamais.

– Mais vous n’êtes pas obligée de le lui dire. Tout ce que je désire, c’est le droit de continuer mon enquête. Déjà, je puis vous assurer que j’ai réuni assez de faits pour faire éclater l’innocence de Cédric dans la cause de meurtre.

D’un ton éploré, elle demanda :

– Qu’attendez-vous de moi ?

C’était le point le plus délicat. Le Manchot n’hésita pas. Quand un problème se pose, on doit lui faire face.

– Si je poursuis mon enquête, je suis persuadé que la justice me mettra des bâtons dans les roues. Si j’étais mandaté par un client, j’aurais la possibilité d’étudier tous les rapports, revoir toutes les notes des procès. Autrement dit, il me

faut un client. Ayez confiance en moi, la réputation de l'agence de Robert Dumont, le Manchot, n'est plus à faire.

Tout en parlant, le détective avait sorti sa carte de visite et une feuille qui se trouvait dans sa serviette en cuir.

– Votre mari ne peut vous empêcher de retenir mes services pour prouver l'innocence de votre fils. Je suis persuadé que vous avez un certain avoir qui pourrait me permettre de faire éclater la justice. Laissez parler votre cœur de mère. Votre fils vous en sera reconnaissant. Vous n'aurez rien à déboursier immédiatement. Je ne vous demande pas un sou. Si je ne réussis pas dans mon enquête, vous n'aurez rien à payer. Tout ce que je vous demande, c'est de signer cette formule me demandant d'enquêter. Avez-vous le droit de refuser à votre fils la chance de se faire innocenter d'une accusation de meurtre ?

Brusquement, madame Blake se leva. Sa figure était devenue subitement dure. Elle ne pleurait plus.

– Vous avez raison, monsieur Dumont, fit-elle

d'un ton décidé. Cédric est toujours mon fils et je vais vous le prouver. Je retiens vos services et suis prête à signer un engagement.

– Je savais que vous comprendriez.

Le Manchot inscrivit le nom de la femme, son adresse et son numéro de téléphone sur la formule qu'il avait sortie. Il y ajouta le coût de ses services et une note disant que si les succès espérés n'étaient pas obtenus, le client n'aurait rien à payer.

Tout en rédigeant ce contrat, Dumont lisait le tout à haute voix.

– Vous n'avez qu'à signer ici madame.

La femme s'exécuta. Le Manchot remit la feuille dans sa serviette.

– Dites-moi, monsieur Dumont, fit madame Blake maintenant beaucoup plus calme, comment en êtes-vous arrivé à vous occuper de mon fils ?

– Ce serait trop long à vous conter. J'ai eu à faire des recherches sur la mort de madame Bluteau. Vous savez que son mari s'est accusé du meurtre ?

– Oui, mais il était déjà derrière les barreaux, il avait été condamné pour un autre meurtre. Il disait que mon fils était innocent puisqu’il avouait avoir tué sa femme.

– Je me suis intéressé à Octave Bluteau. Mes enquêteurs l’ont longuement interrogé et il a fourni, sur le crime, certains détails que même votre fils ignorait et que seul l’assassin pouvait connaître. Mais je dois tout vérifier, revoir les dossiers de l’époque. Tout ça prendra quelques heures, quelques jours peut-être. Ensuite, étant maintenant mandaté, je demanderai à voir votre fils. Je l’interrogerai, nous le confronterons avec les dires de Bluteau.

Madame Blake semblait fort surprise.

– Mais ce monsieur Bluteau peut changer sa version, ne plus vouloir se dire coupable du meurtre de sa femme. S’il se dit innocent, il faudra que vous ayiez des preuves irréfutables.

Le Manchot se fit rassurant.

– Bluteau s’en tiendra à sa version des faits. Le remords, vous savez, quand ça commence à

vous ronger, c'est un cancer dont vous ne pouvez pas enrayer l'évolution. Je vous tiendrai au courant de toutes les phases de mon enquête.

L'entrevue était terminée. La femme sortit du salon, suivie du Manchot. Rendue à la porte, elle tendit la main au détective.

– Merci, monsieur Dumont. Je souhaite que vous réussissiez.

À ce moment, une ombre se dressa derrière madame Blake. Quelqu'un avait dû entrer par une porte arrière et le couple n'avait rien entendu. L'homme était un colosse approchant la soixantaine. Il avait la tenue vestimentaire de l'homme d'affaires. Il était plus grand et plus gros que le Manchot. Madame Blake se retourna brusquement :

– Victor, c'est toi ?

Sans répondre, il saisit sa femme au bras et la repoussa. Il fit face au Manchot.

– Vous êtes bien Robert Dumont ?

– Oui. J'ai voulu rencontrer votre épouse, savoir si elle partageait les mêmes sentiments que

vous.

– Et moi, je vous ai dit de ne pas vous mêler de mes affaires. Il me semble avoir été clair avec vous. Mais vous n’avez rien compris. Tant pis.

Le Manchot ne s’attendait pas à l’attaque sournoise de Blake. Le poing du colosse atteignit le Manchot à la joue. Des étoiles se mirent à danser une folle farandole devant les yeux du détective. Dumont dut s’appuyer au mur pour ne pas tomber. Victor Blake n’allait pas l’abandonner si facilement.

Profitant de l’étourdissement du Manchot, il le saisit par le veston et le souleva de terre comme s’il avait été une plume.

– Je vous préviens pour la dernière fois, Dumont. Laissez-nous tranquille. Nous ne voulons pas entendre parler de notre fils. Pour nous, il n’existe plus.

Et tout en parlant, il secouait le Manchot comme s’il avait été un pommier. Le détective en avait assez. Il souleva sa main gauche et la posa sur le cou du gros homme, puis ses doigts se

refermèrent lentement. La prothèse de Dumont pouvait développer cent fois la force d'une main naturelle.

Blake devint rouge comme une tomate. Il étouffait. Se servant de ses deux mains, il chercha à repousser le bras gauche du Manchot. C'était inutile. Les doigts étaient devenus un étau que personne ne pouvait desserrer.

Blake n'en pouvait plus. Il toussait, il crachait. Dumont comprit que s'il ne le laissait pas immédiatement l'homme mourrait étouffé.

La main se desserra et le colosse tomba à genoux. Il sortit un mouchoir de sa poche, s'essuya la bouche. Un peu de sang coulait de ses lèvres entrouvertes.

– Ne me frappez plus jamais monsieur Blake, murmura le détective.

L'homme reprenait son souffle. Il se redressa lentement.

– Je vous tuerai, Dumont, je vous préviens, je vous tuerai.

Madame Blake s'était éloignée, mais ne

perdait pas un mot de la conversation. Le Manchot s'adressa à elle.

– Si votre fils a été élevé par cet homme, madame, je comprends qu'il ait mal tourné. Quant à vous, monsieur Blake, nous nous reverrons.

Il sortit sans se retourner, persuadé que Blake avait eu sa leçon.

– Heureusement qu'il ne sait pas que sa femme a signé une formule retenant mes services. Il aurait cherché à détruire le contrat. Il aurait pu tuer son épouse.

Et en s'engouffrant dans sa voiture, il murmura :

– Mais qu'est-ce que ce sera quand je lui présenterai ma note !

Disparition

Danielle Laurin, la jolie secrétaire de l'agence, fut fort surprise de voir entrer son patron.

– Je ne vous attendais pas si tôt que ça. Je vous croyais parti pour la journée.

– Je n'ai jamais dit ça.

– Je sais mais si Michel avait été au courant de l'heure de votre retour, il vous aurait sûrement attendu.

Le Manchot alla prendre place derrière son bureau tout en demandant :

– Que se passe-t-il ?

– Serge Joubert a téléphoné. On a tenté de le tuer.

– Quoi ?

– Je n'en sais pas plus. C'est Michel qui lui a parlé, puis il est parti pour Saint-Jérôme, il y a

environ trente minutes. Vous pouvez le joindre dans sa voiture.

Le Manchot allait décrocher le récepteur de son téléphone lorsque Danielle ajouta :

– Il y a monsieur Bazinet qui veut vous parler. Il est chez-lui et attend votre appel.

– Merci.

Danielle retourna à son bureau après avoir fermé la porte. Le Manchot se mit immédiatement en communication avec Michel.

– Que se passe-t-il ?

Michel expliqua rapidement :

– Serge Joubert s’est rendu chez le brocanteur Reggie Dolson, à Sainte-Adèle. Il lui a parlé. J’ignore ce qu’ils se sont dit, mais Joubert a été suivi par une voiture. Des hommes l’ont poussé dans un précipice. Il n’a pas été sérieusement blessé ; je ne sais pas de quelle façon, mais il a pu se débarrasser d’eux et a pris la voiture de ses ravisseurs. Il m’a appelé depuis la halte routière de Saint-Jérôme, sur l’autoroute. Je lui ai conseillé de ne pas bouger et je le retrouverai

dans moins d'une heure. Lorsque j'aurai rejoint Serge, nous reviendrons à Montréal dans ma voiture, car Dolson doit sûrement surveiller les routes pour retrouver l'automobile de ses hommes de main.

– Serge ne t'a pas dit ce qu'il a appris ?

– Non, mais il me racontera tout en détails, de A jusqu'à Z.

– Rappelle-moi sitôt que tu auras quelque chose de nouveau. Je ne pense pas m'absenter de l'agence.

Le Manchot se pencha ensuite sur l'épais dossier qu'il avait reçu de son ami Jolicœur. Pendant plus d'une heure, refusant tout appel, il étudia toutes les dépositions puis, s'adossant dans son fauteuil, il alluma un cigare, ferma les yeux, et réfléchit longuement. Enfin, prenant une décision, il se redressa et décrocha le récepteur de son appareil téléphonique.

– Monsieur Bazinet, s'il vous plaît.

– C'est moi. Enfin, c'est vous Robert. Ça fait trois fois que j'appelle à votre bureau. Vous

n'êtes jamais là.

– J'ai plusieurs enquêtes en cours. Alors, qu'y a-t-il de nouveau ?

Le détective soupira :

– Rien de bien encourageant pour vous, j'en ai bien peur. J'ai réétudié toute l'affaire de la mort de Roger Ricard. Aucune erreur possible, c'est bien Bluteau qui l'a assassiné. On a même pu prouver qu'il avait acheté son revolver chez un brocanteur.

Le Manchot le coupa :

– Et si ce brocanteur avait menti, Georges ? Avez-vous fait d'autres recherches concernant le revolver ? S'il a pas été acheté chez le brocanteur, il devait parvenir de quelqu'un du milieu. Il me semble que l'enquête a été bâclée trop rapidement.

Bazinet se défendit :

– Écoutez, Robert, ce fut ma dernière enquête. Vous connaissez l'inspecteur Bernier ? Il voulait me remplacer par un plus jeune. Alors, j'ai classé l'affaire et je crois avoir eu raison. J'ai eu beau

éplucher les dossiers, je n'ai rien trouvé de nouveau. Quant à la mort de madame Bluteau, il se peut que le vieux fou soit le coupable. Si vous avez des faits nouveaux, vous pouvez le faire accuser de meurtre. Mais ça vous donnerait quoi ? N'oubliez pas qu'un homme qui s'attaquait aux femmes, qui les battait, les volait, les violait, a été reconnu coupable de ce meurtre. Si vous prouviez son innocence, vous savez ce qui arrivera. Blake est riche. Il fera des pieds et des mains...

– Vous parlez de Victor Blake ?

– Oui, un homme très influent. Il criera à l'injustice, intentera des poursuites contre tous ceux qui ont fait accuser son fils de meurtre. La justice prendra alors arrangement avec le jeune Blake et s'il accepte de passer six ou sept ans derrière les barreaux, on oubliera toutes les accusations qu'on a portées contre lui. Plus que ça, Dumont... si Blake cause du scandale, il est possible que son fils s'en tire immédiatement, étant donné le temps déjà passé derrière les barreaux.

Le Manchot demanda brusquement :

– Si je suis votre raisonnement, je devrais laisser tomber les deux affaires ?

Bazinet approuva :

– Pourquoi réveiller les morts ? L'affaire Ricard, on n'en parle plus. Bluteau a tué cet usurier, toutes les preuves sont là. C'est classé, terminé.

Mais le Manchot n'était pas d'accord et il insista :

– Si je vous disais qu'un de mes hommes a rencontré Dolson.

– Reggie, le brocanteur ?

– Oui, celui qui, enfin de compte, a fait condamner Bluteau par son témoignage. Or, mon enquêteur, Serge Joubert, a dû apprendre des choses intéressantes, car Dolson a cherché à se débarrasser de lui.

L'ex-détective n'en croyait pas ses oreilles.

– Sitôt que ce jeune détective sera de retour à votre bureau, rappelez-moi. J'ai bien hâte

d'entendre sa version des faits.

– Michel est allé le chercher dans sa voiture.

Le Manchot résuma à son ami ce qui s'était déroulé à Sainte-Adèle et expliqua pourquoi Michel et Joubert avaient trouvé plus prudent d'entrer dans la métropole dans la voiture de Beaulac.

Bazinet parut réfléchir durant quelques secondes, puis il annonça au Manchot :

– Je dois absolument m'absenter, Robert, mais je serai de retour avant la fin de l'après-midi. Sitôt que Joubert sera à vos bureaux, rappelez-moi. Il se peut fort bien que lors de l'enquête, des faits m'aient échappé. Bernier m'a presque obligé à classer l'affaire. Il voulait me voir à la retraite. J'aimerais bien lui montrer qu'il a fait une erreur en agissant de cette façon avec moi. J'attends de vos nouvelles, Robert.

– Entendu, comptez sur moi.

Le Manchot repoussa les dossiers qui se trouvaient devant lui.

« Je n'ai pas voulu le blesser, mais l'enquête

sur la mort de Ricard a été classée trop rapidement. On aurait dû attacher plus d'importance aux dires de Bluteau. L'attitude nerveuse de Dolson et de ses complices prouve que ces types n'ont pas la conscience tranquille. »

La voix de Danielle, la secrétaire, résonna dans l'interphone.

– Michel Beaulac vous appelle sur la ligne 2. Il est dans sa voiture.

Le Manchot appuya aussitôt sur un bouton :

– Je t'écoute Michel.

– Serge est avec moi. En attendant mon arrivée, boss, vous savez ce qu'il a fait, le jeune ? C'est pas bête du tout. Il ne voulait pas être vu. Alors il s'est enfermé dans la salle des toilettes. Personne ne pouvait le déranger. Il en a profité pour écrire un rapport complet sur les événements de ce matin. Vous voulez l'écouter ? Il va vous lire ça, c'est tout plein de détails. C'est très bien fait !

– Allez-y, Serge. Non seulement je vous écoute, mais j'ai branché mon magnétophone.

Serge Joubert se mit à lire lentement son rapport. Il disait exactement à quelle heure il était arrivé à Sainte-Adèle. Il avouait avoir charmé la jeune Lucette et l'avoir fait parler. Il racontait ensuite la conversation qu'il avait eue avec Dolson. Il a donc appris que mon nom véritable est Serge Joubert et que je suis détective privé. Puis, il a su qu'il y avait eu réouverture de l'enquête concernant la mort de Ricard, que j'ai appris des faits nouveaux, que je possède des preuves que je suis le seul à connaître et que je dois remettre le tout entre les mains des autorités. Qu'auriez-vous fait à sa place ?

Le Manchot demanda :

- Il ne sait pas que tu es à mon emploi ?
- Je n'en ai pas dit un mot. Il croit que je suis seul à travailler sur l'affaire de Ricard.

Et le détective Joubert continua son rapport.

- J'ai vu Dolson appuyer sur un bouton placé sur son bureau. C'était un signal. Je l'ai compris lorsque je me suis rendu compte qu'on me pistait. J'avoue avoir agi en idiot. En partant de chez

Dolson, si j'avais immédiatement pris l'autoroute, jamais on se serait attaqué à moi. Mais je leur ai facilité les choses en me dirigeant vers les montagnes.

Et avec de nombreux détails, il relata sa course vers la mort dans ce petit chemin étroit bordé de fossés et de falaises.

« Mais c'est un véritable romancier », songea le Manchot, en écoutant la voix de son jeune élève.

Enfin, Serge terminait son rapport en disant qu'il avait cru plus prudent de s'arrêter au restaurant de l'autoroute et de communiquer avec Montréal.

– Revenez immédiatement, dit le Manchot, je vous attends au bureau. Dès demain, nous forcerons Reggie Dolson et ses complices à dire la vérité.

Le Manchot était persuadé que Ricard avait été assassiné par les dirigeants de la pègre de Montréal. Il leur fallait un bouc émissaire et on a trouvé Bluteau. Au procès, l'avocat André

Fournier crut que son client avait de bonnes chances de s'en tirer. Le jury semblait croire sa version voulant qu'il avait été victime d'un complot. Alors, celui qui tirait les ficelles, ce roi du milieu, a versé une grosse somme à Dolson pour faire un faux témoignage. Les preuves de la culpabilité de Bluteau étaient devenues soudainement très accablantes. Le petit homme fut trouvé coupable, condamné et on classa l'affaire. Plusieurs années s'écoulaient et voilà qu'un jeune blanc-bec, qui se dit détective privé, sort cette affaire de la poussière et accuse Dolson d'avoir menti en cour. Il dit même avoir des preuves de ce qu'il avance. Dolson perd la tête. Il faut éliminer Serge Joubert. Il demande l'aide de ses tueurs mais, par miracle, Serge échappe à la mort. Maintenant, Dolson a dû prévenir le milieu du nouveau danger qui menaçait celui qui l'avait payé pour témoigner contre Bluteau. Ce que Dolson ignore, c'est que Serge Joubert est à l'emploi du Manchot.

« Nous allons réserver une surprise à ces messieurs de la pègre », se jura le détective.

Dumont, au cours de l'après-midi, reçut deux clients, puis Candy parut et fit son rapport sur l'enquête qu'elle menait.

– Vous savez qu'il passe cinq heures, Robert. Si nous allions au restaurant ensemble. Danielle a quitté le bureau et...

Le Manchot sortit de sa rêverie :

– Quelle heure as-tu dit qu'il était ?

– Cinq heures dix. Pourquoi ?

Le Manchot se leva brusquement et se mit à arpenter son bureau, nerveusement.

– Mais ça n'a aucun sens.

– Quoi donc ?

– Quand Michel m'a téléphoné de Saint-Jérôme, il passait à peine une heure trente. Lui et Serge auraient dû être de retour depuis au moins deux heures.

Candy ne pouvait pas comprendre l'inquiétude du Manchot. Il lui expliqua :

– Toi, tu es allée rendre visite à Bluteau en prison. Serge, lui, a pris des renseignements sur

le brocanteur, le prêteur sur gages dont le témoignage a fait condamner Bluteau. Il l'a retrouvé et, ce matin, il s'est rendu à Sainte-Adèle sans même prévenir Danielle.

– Et vous êtes sans nouvelles de lui, depuis ce temps ?

– Pire que ça, s'écria le Manchot. Serge a été attaqué, Michel est allé le chercher et ils devaient se présenter au bureau dès leur retour. Ils ne sont pas là.

La jolie blonde s'approcha de son patron. Elle lui prit doucement la main et le força à prendre place dans son fauteuil.

– Allons, Robert, ça ne sert à rien de vous énerver. Étudions calmement la situation. Si je comprends bien, Michel est allé retrouver Serge. Ils auraient dû être de retour. Vous les attendiez aux environs de trois heures ?

– Oui.

Et Robert lui résuma rapidement ce qu'il savait de l'aventure de Serge.

Candy esquissa un large sourire.

– C’est simple. Il était tard, et comme ils étaient au restaurant de la halte routière, alors ils ont dû décider de manger. Ils sont repartis plus tard que prévu. Vous connaissez la circulation, le lourd trafic sur l’autoroute des Laurentides, surtout quand approche l’heure de pointe...

Mais le Manchot se releva, comme muni par un ressort.

– Non, non. Il est arrivé quelque chose, j’en suis certain. La circulation intense sur l’autoroute, c’est en direction nord, pas sud. Et puis, Michel a un appareil téléphonique dans sa voiture.

– Vous avez pensé à lui téléphoner ?

– Que je suis bête ! fit le détective en décrochant le récepteur de son appareil. J’ai été très occupé tout l’après-midi, je n’ai pas eu le temps de m’inquiéter

Candy lui arracha le récepteur des mains.

– Laissez-moi faire, vous êtes trop nerveux.

Quelques secondes s’écoulèrent.

– Eh bien ? demanda le Manchot.

– Je ne comprends pas ça. Je n’entends absolument rien. Ça ne sonne même pas.

Le détective prit le récepteur et composa rapidement un numéro.

– Mademoiselle, ici Robert Dumont, propriétaire de l’agence de détectives Le Manchot.

Il donna ses numéros de code, puis expliqua :

– La majorité de mes assistants ont des téléphones dans leur voiture. J’essaie, présentement, d’entrer en contact avec Michel Beaulac. Je lui ai parlé plus tôt cet après-midi mais voilà que son appareil ne fonctionne plus.

– Je vérifie, monsieur Dumont, répondit l’employée de la compagnie.

Les secondes s’égrenèrent très lentement. Le Manchot était de plus en plus impatient. Enfin, il entendit la voix de la fille.

– Je regrette, monsieur Dumont, mais l’appareil de votre assistant est en dérangement. Nous envoyons quelqu’un vérifier sa voiture. Vous savez où elle est ?

– Inutile, j’ignore tout. Je vous rappellerai, mademoiselle.

Le Manchot raccrocha. Il était devenu livide et ses mains tremblaient légèrement.

– Il faut se rendre à l’évidence, ils sont disparus. Candy refusait de se laisser aller au découragement.

Elle repoussa son patron et s’assit dans son fauteuil, puis communiqua avec les patrouilleurs de l’autoroute au poste de Saint-Jérôme.

– Y a-t-il eu un accident sur la route, cet après-midi ? Une personne qui aurait dû arriver à Montréal à trois heures n’est pas encore entrée.

– Non mademoiselle. Aucun accident grave ne nous a été rapporté. Je puis même vous assurer que la circulation est tout à fait normale.

– Je vous remercie.

Elle composa un nouveau numéro.

– Qui appelles-tu ? demanda le Manchot.

– La Sûreté du Québec. Vous connaissez Michel, s’il a cru qu’il y avait du danger, il a pu

éviter l'autoroute.

Mais encore une fois, cet appel n'apporta rien de nouveau. Aucun accident n'avait été signalé. Candy décrivit la voiture de Michel.

– Nous allons la rechercher, mademoiselle.

Et Candy, découragée, répéta la même phrase que le Manchot avait prononcée un peu plus tôt.

– Il faut se rendre à l'évidence, ils sont disparus !

Le Manchot passe à l'action

Quand Robert Dumont flairait un danger, il devenait comme une bête fauve. Il lui fallait agir, passer à l'action. Possédant de nombreux amis dans tous les corps policiers, il communiqua avec tous ceux qui pouvaient se lancer à la recherche de ses deux employés.

Michel Beaulac était bien connu des policiers. Par contre, Serge Joubert étant nouveau dans le métier, Robert dut en donner une description complète.

– Recherchez la voiture de Beaulac. Il se peut qu'elle soit sur les routes, en direction de la métropole, ou peut-être bien dans la région de Sainte-Adèle. Sitôt que vous obtiendrez la moindre information, communiquez avec moi, je serai au volant de ma voiture. Je possède également une pagette qui ne me quitte pas.

Candy le sentait très tendu.

– Voulez-vous que je vous accompagne, Robert ?

– Non, tu es libre ?

– Oui.

– Alors, ne quitte pas l’agence. Il se peut que Michel ou Serge tente de communiquer avec nous. Si oui, rejoins-moi aussitôt.

– Vous partez pour Saint-Jérôme ?

– Oui, ensuite, j’aviserais.

– Soyez prudent, pas de vitesse excessive. Le Manchot esquissa un sourire.

– Tu oublies l’heure. Il y a de la circulation sur toutes les routes.

Candy, qui était secrètement amoureuse du Manchot, l’embrassa sur la joue tout en se serrant contre lui.

– Bonne chance.

– Merci.

Le Manchot avait deviné juste. Il y avait énormément de trafic et on avançait à pas de tortue. Il mit plus d’une heure pour atteindre le

poste de Saint-Jérôme.

Ses recherches s'avérèrent vaines. On n'avait pas vu la voiture de Michel Beaulac. Mais tous les patrouilleurs de la route la recherchaient.

Dumont questionna les employés du restaurant de la halte routière, mais personne n'avait vu ses deux employés. Il était clair qu'ils n'étaient pas entrés à l'intérieur.

Il communiqua avec Candy :

– Y a-t-il du nouveau ?

– Oui et non, répondit la blonde.

Le Manchot, d'un ton impatient, cria presque :

– Écoute, je n'ai pas de temps à perdre. Ce que je veux savoir, c'est si tu as eu des nouvelles de Michel ou de Serge.

– Non aucune, mais...

Le Manchot l'interrompit aussitôt :

– Ne reste pas au bureau inutilement. Ils ont été enlevés, c'est clair. Par qui ? Nous nous en doutons. Tous les policiers font des recherches. Je pars immédiatement pour Sainte-Adèle. Je

verrai Dolson et il fait mieux de me dire la vérité, sans ça, il va se rendre compte de quel bois je me chauffe.

Enfin, il arrêta de parler et Candy en profita pour demander :

– Puis-je vous poser une question, Robert ?

– Fais vite, nous avons déjà perdu trop de temps.

– Comme j’étais seule, j’ai jeté un coup d’œil sur les dossiers et sur vos notes. Qui est Georges Bazinet ? Est-ce le même Bazinet qui a mené l’enquête sur la mort de Ricard ?

– Oui. Tu dois te souvenir de lui, il a déjà travaillé pour nous comme garde de sécurité. Il connaît les affaires Ricard et Bluteau comme pas un. C’est tout ?

– Non.

– Alors, quoi encore ?

Candy reprit :

– Sur votre bloc-notes, c’est écrit : « Rappeler Bazinet quand Joubert sera de retour ». Puis-je

savoir pourquoi ?

Le Manchot avait l'impression de perdre un temps précieux. Il ne savait pas du tout où sa blonde assistante voulait en venir.

– C'est simple, dit-il d'un ton tranchant, Serge a appris des choses en interrogeant Dolson. Je voulais donc qu'il en parle avec Bazinet. Alors, j'ai contacté ce dernier et lui ai raconté l'aventure de Serge. Je devais le rappeler dès le retour de Michel et de Serge, mais voilà, ils sont disparus.

Le Manchot allait raccrocher lorsque Candy cria :

– Une seconde, Robert... une autre question ?

– Tu me fais perdre mon temps. Chaque seconde compte.

– Je sais, mais dites-moi, Bazinet, c'est un bon enquêteur ? Vous avez déjà travaillé avec lui quand vous étiez policier ?

– Nous avons fait carrière ensemble. C'était un excellent policier, un bon travailleur, mais qui ne se faisait jamais remarquer plus qu'il ne faut. Mais pourquoi ces questions ?

– J’ai étudié longuement tous les dossiers qui se trouvaient sur votre bureau. Je trouve que l’affaire Ricard a été bâclée trop rapidement. Les policiers sont prévenus par un coup de fil anonyme, ils arrivent chez Ricard et arrêtent Bluteau, revolver au poing. Au cours du procès, comme Bluteau semble pouvoir s’en tirer, un témoin-surprise, Dolson, vient dire que c’est lui qui a vendu l’arme du crime à Octave Bluteau. D’après les dossiers, les policiers n’ont pas enquêté à fond, ils n’ont pas fait subir un long interrogatoire serré à Dolson ; on s’est plutôt contenté du témoignage qu’il est venu faire en cour. Bluteau a été trouvé coupable et immédiatement, on a classé l’affaire.

Le Manchot s’était montré d’une patience d’ange en écoutant Candy.

– C’est du beau travail, dit-il, mais nous en discuterons plus tard. Je dois absolument me rendre à Sainte-Adèle. Toi, tu peux entrer chez toi, mais je te promets de te tenir au courant des moindres développements.

– Entendu Robert. Il se peut que je m’attarde

encore au bureau. De toute façon, j'attends de vos nouvelles, fit-elle en raccrochant.

Le Manchot avait déjà perdu un temps précieux. Il fit route vers Sainte-Adèle afin de rencontrer Reggie Dolson. Mais tout en conduisant sa voiture, il songeait aux propos tenus par Candy.

« Bazinet a toujours été un bon policier, mais c'était le genre solitaire. Tout ce qui comptait pour lui, c'était sa famille. Sa femme le menait par le bout du nez. Je m'en souviens parfaitement ».

Le Manchot se rappelait que Bazinet classait rapidement ses enquêtes. Si son supérieur semblait satisfait, il n'en demandait pas plus.

« Quand je lui ai parlé, il a jeté un coup d'œil sur les dossiers et il n'a rien trouvé d'anormal. Il a paru très surpris quand je lui ai dit que Serge avait trouvé des faits nouveaux et... »

Le détective faillit pousser une exclamation. Il murmura :

– Mais non ! ça ne se peut pas, c'est impossible ! Pourtant, personne ne savait que Michel se rendait chercher Serge à Saint-Jérôme. Je ne l'ai dit qu'à Bazinet. Personne de la bande de Dolson ne sait que Serge travaille pour moi. Michel s'est rendu au restaurant de la halte routière. On devait l'attendre, car presque immédiatement il a été enlevé en même temps que Serge Joubert. La voiture de Michel est disparue.

Le Manchot devait se rendre à l'évidence.

« Une seule personne savait que Michel et Serge devaient se retrouver à Saint-Jérôme... Georges Bazinet. »

C'est Candy qui, en fouillant dans les dossiers, avait trouvé la conduite de Bazinet bizarre. Selon elle, l'ex-détective avait classé trop rapidement les dossiers.

« Et voilà qu'il s'en occupe à nouveau, mais c'est moi qui lui ai téléphoné, qui lui ai demandé de le faire. »

Le Manchot avait appelé son ami tout simplement parce que c'était lui qui, dans le temps, avait dirigé les enquêtes se rapportant à Bluteau.

Et tout en conduisant en la direction des Laurentides, un long film, une suite de souvenirs se déroulèrent devant les yeux du détective.

*

À l'époque, le détestable officier, Jules Bernier, était lieutenant. Il était l'assistant-chef de l'escouade des homicides, devenue depuis l'escouade des crimes contre la personne.

Et Robert Dumont se souvenait d'une altercation entre Georges Bazinet et le jeune lieutenant Bernier. Bazinet avait beaucoup d'expérience, mais Bernier lui reprochait son manque d'ardeur au travail. Sans rien dire, Bazinet était allé déposer une plainte contre le lieutenant, l'accusant de vouloir imposer sa loi. Bernier avait été convoqué par ses supérieurs. Il

apprit que Bazinet avait tout fait pour qu'il perde son poste.

– Jamais vous ne réussirez, Bazinet, c'est plutôt vous qui allez partir d'ici. Ce n'est pas vous qui devriez être policier, c'est votre femme. Tout le monde sait que votre Lina a des amis hauts placés, qu'elle vous dirige à la baguette. Vous êtes-vous déjà demandé si votre femme n'était pas trop familière avec le maire, et également avec certains officiers. On en jase beaucoup.

Les deux hommes en étaient venus aux coups. À la suite de cette altercation, Bernier avait été suspendu de ses fonctions. Dans le milieu policier, on chuchotait que c'était Lina qui s'était lancée à la rescousse de son mari.

Elle avait énormément d'influence. À compter de ce jour, Bazinet et Bernier étaient comme le feu et l'eau. Ils ne se parlaient plus. Ils ne s'adressaient la parole que pour le strict nécessaire. Bernier fut promu chef de l'escouade. Il confiait à Bazinet les enquêtes les plus faciles.

Il ne semblait pas avoir confiance en ses capacités.

Le Manchot se souvenait de l'affaire Ricard. Il n'y avait pratiquement pas d'enquête à mener. Tout accusait Bluteau, arrêté l'arme à la main, sur les lieux même du crime. Bernier avait immédiatement confié cette cause facile à Bazinet. Comme dans un film, Dumont revoyait Bernier enguirlander Bazinet de belle façon. On lui donnait un coupable et ce dernier allait peut-être s'en tirer. Le Manchot l'avait oublié, mais maintenant il se souvenait que le témoignage de Reggie Dolson avait donné le coup de grâce à Bluteau.

« Ce témoin de dernière minute avait sauvé l'emploi de Bazinet », songea le Manchot.

Plus tard, le jeune Blake avait été arrêté et accusé de viols. Toutes les femmes l'avaient identifié, même s'il portait toujours un masque. Son physique, sa voix, une tache de naissance sur le bras gauche et un tatouage sur le droit, ne pouvaient tromper. Il était le violeur masqué et devait également être l'assassin d'Aline Bluteau.

Même si le jeune Blake avait protesté de son innocence, les preuves circonstanciées étaient trop nombreuses. Comme le nom de Bluteau était à nouveau mêlé à cette affaire, Bernier avait laissé Bazinet s'en charger ; une enquête facile que n'importe quel débutant pouvait mener à bien.

Enfin, en étudiant le dossier, Dumont se souvenait maintenant que, peu de jours après la condamnation de Blake, Bluteau s'était mis à crier à qui voulait l'entendre qu'il était innocent du meurtre pour lequel il avait été condamné mais par contre il avouait avoir assassiné sa femme. Bazinet était allé l'interroger dans l'aile psychiatrique du pénitencier. Il ne lui avait posé que quelques questions. Selon lui, Bluteau était fou, il ne savait pas ce qu'il disait, il ne fallait pas s'occuper de ses divagations. Bazinet avait classé tous les dossiers et, pour une fois, il reçut les félicitations de son chef. Bernier détestait qu'on mette en doute l'efficacité du travail de ses enquêteurs.

« Mais oui, se souvint le Manchot, ce fut

presque tout de suite après la fin de cette enquête que Bazinet a décidé de prendre une retraite anticipée. »

Plus tard, le Manchot avait eu besoin de nombreux gardes de sécurité. Il se souvenait maintenant que c'était l'occasion de la visite de Sa Sainteté le pape. Les autorités avaient fait appel à toutes les agences. Dumont avait alors songé à Bazinet. Il le savait encore assez jeune et en bonne santé. Bazinet avait travaillé quelques jours, puis il avait laissé entendre à son ex-collègue que ça ne l'intéressait plus.

« C'est ce que Candy a voulu me dire en me faisant remarquer l'étrange attitude de Bazinet. Georges était le seul à savoir que Michel allait retrouver Serge. C'est difficile à admettre, mais il doit avoir des contacts avec le milieu de la pègre. C'est sûrement lui qui a prévenu Dolson de l'arrivée de Beulac. Ce ne peut être que lui. »

En entrant dans Sainte-Adèle, le Manchot ralentit considérablement l'allure de sa voiture. Il décrocha le récepteur de son téléphone. Il devait donner des directives à Candy.

À l'agence, ce fut le répondeur qui reçut l'appel. Le détective n'eut pas plus de succès en appelant chez sa blonde collaboratrice, ni même en essayant de la rejoindre dans sa voiture.

« Elle doit être au restaurant. »

Il stationna sa voiture dans la rue principale. On lui indiqua la route pour se rendre au domaine Dolson. Avant d'y arriver, il essaya en vain de joindre Candy. Elle était toujours absente. Jamais le Manchot ne s'était senti aussi seul.

Il sonna à l'entrée de la riche demeure du brocanteur. Personne ne répondit. Il fit le tour de la maison. Il y avait une autre porte à l'arrière, mais là encore on n'ouvrit pas. « Personne. C'est mon jour de chance ! »

Tout près se trouvaient deux bâtiments. Le premier, une grange, pouvait servir pour garder les animaux de la ferme. Dolson devait sûrement en avoir quelques-uns. Quant à la deuxième bâtisse, c'était un immense garage pouvant contenir trois ou peut-être même quatre voitures. Il ouvrit la petite porte de côté, elle n'était pas fermée à clé. Il entra dans le garage, laissant la

porte entrouverte pour y laisser pénétrer un peu de lumière. Il jeta un regard à l'intérieur. Il n'y avait qu'une seule voiture qu'il reconnut aussitôt.

« La voiture de Michel ! Il n'y avait personne à l'intérieur.

Aucune erreur possible. Beaulac et Joubert étaient tombés entre les griffes de Dolson, cet homme qui avait des contacts avec la pègre et qui avait ordonné à ses hommes d'éliminer Serge Joubert.

« Si ce bandit a décidé de se débarrasser de Michel et de Serge, ils peuvent aussi bien se retrouver au fond d'un lac ou encore sous des tonnes de ciment. »

Le Manchot savait que c'était ainsi que la pègre faisait souvent disparaître ses victimes. À plusieurs reprises, en démolissant des gratte-ciel, les policiers avaient trouvé des squelettes qu'on n'avait jamais pu identifier.

Dumont retourna à sa voiture, téléphona à Montréal inutilement. Candy devait être sortie pour la soirée. Ses assistants étaient en danger. Il

ne lui restait qu'un seul espoir.

« Georges Bazinet ! Il faut que j'entre en contact avec lui. C'est peut-être le grand responsable de tout ce qui arrive. »

Un policier amoureux

Candy Varin, après avoir parlé avec son patron, repoussa la pile de documents qu'elle venait d'éplucher. Sa décision était prise. Il lui fallait rencontrer Georges Bazinet et chercher à en savoir plus long sur sa conduite contradictoire.

Elle appela à l'appartement du détective et ce fut une femme qui lui répondit :

– Monsieur Bazinet est-il là présentement ?

– Qui est-ce qui parle ? répondit rudement la voix au bout du fil.

L'épouse de Bazinet était peut-être jalouse. Il ne fallait pas compliquer inutilement la situation.

– Je suis la secrétaire de Robert Dumont. Monsieur Bazinet travaille pour nous présentement.

– Bon, je vous le passe. L'ex-policier prit l'appel.

– Monsieur Bazinet, ici Candy Varin. Monsieur Dumont vous a dit que j'étais allée poser quelques questions à Octave Bluteau ?

– En effet.

– J'aimerais vous voir et en discuter avec vous.

Bazinet demanda :

– Voulez-vous que je me rende à vos bureaux ?

– Non, tout est fermé présentement. On pourrait se rencontrer ailleurs.

Et en riant, elle ajouta :

– Pas chez vous, car si je me fie au ton de votre épouse, je crois que je n'y serais pas bienvenue.

Bazinet n'osa pas répondre à la remarque pertinente de Candy. L'assistante du Manchot voulait tout mettre en œuvre pour charmer le policier et le forcer à dire la vérité. Elle devait donc passer à son appartement pour retoucher son maquillage, changer de vêtement et se faire la plus aguichante possible.

– On pourrait se rencontrer dans un restaurant.
Qu'en dites-vous ?

– Excellente idée. Dites-moi lequel. Je m'y rends tout de suite.

– Non, donnez-moi une heure.

Candy connaissait de nombreux restaurants où l'on pouvait causer sans risquer d'être dérangés.

– Vous êtes déjà allé au restaurant *La Petite Colombe*, rue Stanley, à deux pas au nord de Sainte-Catherine ?

– Je trouverai bien.

– Alors, on s'y rejoint dans une heure. Vous n'aurez qu'à me demander.

Lorsque Bazinet eut raccroché, son épouse, curieuse, le questionna aussitôt :

– Qui est-ce ?

– Dumont, il veut me voir.

Lina voulait tout savoir :

– T'a-t-il dit pourquoi ?

– Non, mais probable qu'il s'inquiète du sort

de Beaulac et de Joubert.

Elle lui recommanda :

– Sois prudent, Georges. Tu as pu t'en tirer il y a quelques années, mais tu ne diriges plus cette enquête. Tu n'as rien découvert de nouveau et si on te questionne, tu ne sais rien. Tu as compris ?

Et ne lui donnant même pas la chance de répliquer, elle poursuivit :

– Nous allons partir en voyage. Une petite vacance, ça nous ferait du bien à tous les deux.

– Ne sois pas ridicule.

– Je ne te permets pas de me parler sur ce ton-là, c'est clair ? Ce Dumont, je m'en méfie.

– Voyons, minou. Il faut que je le rencontre. Je lui ai dit que j'étais libre.

Elle avait un air furibond :

– Tu parles trop, tu ne te méfies pas assez de lui.

– T'en fais pas, je ne suis pas un imbécile. Elle esquissa un sourire moqueur :

– Je n'en suis pas si sûr.

Bazinet ne répliqua pas à la cinglante gentillesse de sa tendre moitié.

– Je verrai Dumont et, ensuite, nous verrons.

Il n'était pas pour dire à sa femme qu'il avait pris rendez-vous avec la belle Candy. Elle lui aurait fait une scène et l'aurait empêché de sortir.

– C'est pour quand, ton rendez-vous ?

– Dans une heure. Probable que nous allons manger ensemble puisque nous nous rencontrons dans un restaurant.

– Lequel ?

– Il ne me l'a pas dit.

– Je suppose que tu vas te rendre à l'agence et que vous partirez de là ?

Bazinet regarda sa femme en soupirant. Elle voulait tout savoir. Il la trouvait beaucoup trop curieuse. Au début de son mariage, il avait aimé Lina. Elle était grande, mince et assez jolie. Mais depuis, elle avait perdu plusieurs kilos, elle était devenue maigre, ses traits s'étaient durcis et elle devait porter des lunettes, ce qui lui donnait un air beaucoup plus sévère.

– Tu n’as pas fini de me questionner ?

– Tu sais bien que si je ne surveille pas tout ce que tu fais, tu peux faire des gaffes. Il t’a dit ce nom du restaurant ?

Le détective devinait l’idée de sa femme.

– Non, il ne m’a pas dit le nom du restaurant. Je te préviens, ne te mets pas dans la tête de me suivre.

Elle s’efforça de lui décrocher un sourire gentil.

– Bon, je ne bougerai pas d’ici. Mais tu me téléphoneras sitôt que tu auras des nouvelles.

– Compris. Tu t’en fais inutilement. Probable que nous mangerons sur le pouce. Si Robert n’a pas de nouvelles de ses acolytes, il voudra sûrement qu’on se lance à leur recherche.

Il se leva et s’approcha de sa femme :

– Surtout, ne t’inquiète pas si je tarde à entrer. Je ne veux pas laisser le Manchot d’un pouce et j’ignore si je pourrai communiquer avec toi. Fais-moi confiance.

Georges entra dans la salle de bain pour faire sa toilette. Sa femme resta songeuse, les lèvres pincées.

« Il a un drôle d'air. Il me cache quelque chose. J'suis pas folle, je le connais bien, mon homme. Il ne me jouera pas de cette façon. J'appelle un taxi et vais demander au chauffeur de stationner à deux maisons d'ici. Sitôt que Georges sortira, je le suivrai. »

Lorsque le détective sortit de la salle de bain, il sentait l'eau de Cologne à plein nez. Il endossa son veston.

– Tu te parfumes pour rencontrer le Manchot ?

– C'est de l'après-rasage.

Bazinet avait hâte de partir. Il embrassa sa femme sur la joue.

– À bientôt.

Il monta dans sa voiture et démarra. Sa femme sortit rapidement de la maison. Un taxi était stationné un peu plus loin. Elle ouvrit brusquement la portière.

– C'est moi qui vous ai appelé, je suis

madame Bazinet. Vous m'attendiez ?

– Oui. C'est votre mari qu'on suit ?

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Suivez cette voiture qui vient de démarrer et ne la perdez pas de vue. Surtout, ne vous faites pas remarquer. C'est un ordre.

Le chauffeur regarda dans son rétroviseur, étudia la figure de fouine de sa cliente et esquissa un petit sourire moqueur.

« Encore une maudite folle qui va causer des troubles à son mari. Mais ne te fie pas sur moi ! ».

Et après avoir tourné en rond pendant quelques kilomètres, il avoua :

– Je l'ai perdu. Il y a trop de circulation.

– Imbécile !

Elle décida de se rendre à l'agence du Manchot, mais les bureaux étaient fermés.

– C'est pas votre jour de chance, fit le chauffeur d'un air moqueur. Maintenant, où voulez-vous que je vous conduise ?

– Ramenez-moi chez moi.

Elle paya sa course, ne laissant aucun pourboire. Lorsqu'elle eut refermé la portière de la voiture, le chauffeur murmura : « Va chez le diable, vieille folle. Je plains ton pauvre mari ».

Elle revenait complètement bredouille de son expédition.

*

Quand Michel Beulac atteignit la halte routière près de Saint-Jérôme, il avait à peine stationné sa voiture que Serge Joubert l'avait rejoint.

– J'avais hâte que vous arriviez. Ici, nous ne risquons rien. Ça fait plus d'une heure que je surveille la route. Ceux qui m'ont attaqué doivent croire que je suis retourné à Montréal.

Beulac descendit de voiture et les deux hommes entrèrent dans le restaurant.

– Profitons-en pour prendre une bouchée, fit

Michel. Tu vas me raconter tout ce qui t'est arrivé et ensuite, nous aviserons.

La jolie serveuse vint les servir. Elle n'avait d'yeux que pour le beau Serge Joubert. Elle lui lançait des regards qui se voulaient envoûtants.

Serge relata son aventure. Michel savait fort bien que s'il téléphonait au Manchot, ce dernier lui ordonnerait d'entrer immédiatement à Montréal.

– Rentrer à Montréal serait du temps perdu, dit-il à Serge, car c'est ici, dans les Laurentides, que nous devons diriger nos recherches. Si nous tardons trop, Reggie Dolson aura pris la fuite.

Pendant que les deux détectives causaient, une voiture noire s'était arrêtée devant le restaurant. Deux individus en descendirent. Ils se mirent à examiner les automobiles qui se trouvaient sur le terrain de stationnement. L'un d'eux déclara soudain :

– Tiens, la voilà. Je la connais, c'est la voiture de Beaulac.

– Ils sont dans le restaurant, fit celui qui

semblait diriger l'expédition. Nous allons les attendre ici. C'est beaucoup plus sûr.

Dix minutes s'écoulèrent. Ils virent sortir Beaulac accompagné de Serge Joubert. Les deux hommes se glissèrent dans la voiture du premier assistant du Manchot.

Michel avait décidé de communiquer avec son patron et de lui faire comprendre qu'il valait mieux continuer l'enquête du côté de Sainte-Adèle.

Beaulac avait baissé la vitre de sa portière et s'apprêtait à décrocher le récepteur de son téléphone lorsque deux hommes s'approchèrent. L'un ouvrit la portière.

– Descendez tous les deux. Nous sommes armés et nous n'hésiterons pas à tirer. Allons, grouillez-vous.

On les fit remonter à l'arrière. Michel et Serge avaient à peine eu le temps de constater ce qui leur arrivait qu'ils reçurent chacun de solides coups sur le crâne. Ils tombèrent inconscients.

Un des criminels s'installa au volant de la

voiture de Michel.

– Je vais stationner la voiture à l’arrière.

Pendant ce temps, son comparse se rendit à la voiture noire, ouvrit le coffre arrière et en sortit une pelote de corde très solide. Il alla retrouver son compagnon.

– Ici, personne ne nous dérangera.

Ils ficelèrent Michel et Serge comme des saucissons et les forcèrent à s’étendre entre les deux sièges de la voiture.

– Ils ne peuvent bouger. Nous allons retourner chez Dolson. Je prends la voiture de Beaulac et toi tu me suis.

Les automobiles s’engagèrent sur l’autoroute. Bientôt, ils arrivèrent à la demeure de Dolson. Reggie avait vu les deux voitures. Il sortit de la maison.

– Vous en avez mis du temps, fit-il en jetant un coup d’œil sur les deux prisonniers.

Il vérifia les liens, puis se tourna vers ses deux complices.

– Stationnez-vous dans le garage, ça fait longtemps que je veux me débarrasser de cette vieille bâtisse.

Il entra rapidement dans la maison et dit à Lucette.

– Prépare les bagages. Nous partons en vacances, tous les deux.

– Non, c'est vrai ? Pour où ?

Il ne répondit pas et alla retrouver ses complices.

– Ken, tu sais fabriquer une bombe à retardement ?

– J'ai tout ce qu'il faut. Mais vous n'avez pas l'intention de tout faire sauter ?

Reggie ricana :

– Non, seulement le garage. Nous placerons de légers explosifs dans la voiture des deux privés. Ils sauteront avec le garage. Sitôt que l'alarme sera donnée, les pompiers vont accourir. Ils arriveront trop tard pour le garage mais ils sauveront la maison. Je partirai avec Lucette. Vous deux et les autres, vous partirez dans les

voitures qui sont dans le garage. Il faudra être loin lorsque tout sautera. Il nous faut un alibi à toute épreuve. Alors, ça ne doit pas sauter avant une heure.

Deux autres hommes se trouvaient dans le garage. Ils rejoignirent Ken et son complice.

Pendant qu'ils fortifiaient les liens qui retenaient Beulac et Joubert, Ken s'affairait à fabriquer les engins explosifs.

– Ken, viens voir tes deux prisonniers.

L'homme jeta un coup d'œil à l'intérieur de la voiture.

– Ils sont étendus l'un par-dessus l'autre et une autre corde les retient ensemble. De plus, s'ils cherchent à se lever, cette corde autour du cou peut les étrangler. Enfin, je les ai solidement bâillonnés.

Ken ricana :

– Dans une heure, ils mourront grillés comme des poulets barbecue.

Un des hommes éclata de rire :

– Ça ne peut mieux s’adonner, Beaulac est un ancien poulet, ha ! ha ! ha !

Une fois les engins explosifs terminés, Ken les installa dans et sous la voiture de Beaulac.

– Je n’ai plus qu’à régler les cadrans et, à l’heure voulue, l’automobile sera réduite en miettes. Le bruit de l’explosion sera passablement étouffé puisque les portes du garage seront fermées.

L’heure du grand départ était arrivée. Ken, pour la dernière fois, vérifia les liens de ses prisonniers.

– Allons-y, fit Dolson en laissant monter Lucette à ses côtés.

Ken courut à sa voiture. Ses complices avaient déjà pris place. Le cortège se mit en marche, traversa Sainte-Adèle, rejoignit l’autoroute des Laurentides et fila vers le sud en direction de Montréal.

Entre-temps, Michel Beaulac et Serge Joubert avaient repris connaissance. Ils ne pouvaient pas bouger. Joubert, ficelé comme un boudin, était

étendu à plat ventre, entre les deux banquettes de la voiture. Michel, lui, était sur le dos, mais par-dessus le jeune Serge. De solides liens les retenaient ensemble aux jambes, à la poitrine et surtout à la gorge. Si l'un cherchait à bouger, les deux hommes risquaient de mourir étouffés. Ils devaient demeurer immobiles. Les liens étaient impossible à briser, il ne fallait même pas y songer. Les baillons les empêchaient de communiquer entre eux.

Ils étaient seuls depuis un bon moment lorsque, soudain, ils entendirent nettement un bruit de moteur. Une voiture venait de s'arrêter. Quelqu'un chercha à ouvrir la grande porte du garage, mais rien ne bougea.

« Nous sommes sûrement à l'intérieur d'un édifice, songea Michel. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un garage souterrain. »

Il ne se trompait qu'à demi. Les deux hommes entendirent une porte s'ouvrir. Enfin, un bruit de pas... des pas qui se rapprochaient, puis une voix qui murmurait :

– Mais c'est la voiture de Michel !

Le grand Beulac avait reconnu la voix de son patron. Enfin, le Manchot l'avait retrouvé et se portait à son secours. Joubert bougea sous Michel. Lui aussi avait entendu la voix.

Tout à coup, il y eut encore des bruits de pas. Mais cette fois, ce bruit allait en diminuant. La porte se referma. Le Manchot était sorti.

« Sacrement ! Partez pas boss ! Maudite barrière ! Regardez dans la voiture. On est là, tous les deux, Serge et moi. »

Mais Beulac entendit la voiture démarrer. Le patron était reparti sans avoir jeté un coup d'œil dans l'automobile.

Ce que les deux détectives privés ignoraient c'est que, dans une quarantaine de minutes, un incendie éclaterait dans le garage, incendie suivi immédiatement d'explosions qui mettraient fin à leur jour.

Et Michel songeait : « Si seulement on pouvait bouger... maudit ! Mais non, si on remue on va s'étouffer. »

*

Georges Bazinet entra dans le restaurant *La Petite Colombe*. Déjà, la plupart des sièges étaient occupés. Les couples d'amoureux aimaient bien l'intimité et l'ambiance romantique du restaurant. Et de surcroît, la cuisine y était excellente.

– Vous êtes seul, monsieur ? demanda l'hôtesse.

– Non, une dame doit venir me rejoindre. Mon nom est Bazinet.

– Suivez-moi, monsieur. Mademoiselle est arrivée. Elle est dans un petit salon.

Bazinet suivit l'hôtesse. Plusieurs personnes tournèrent la tête pour regarder le détective. Il comprit bientôt pourquoi.

Dans le petit salon, il y avait une table, quatre chaises et un divan qui pouvait presque servir de lit.

– Pour être servi, vous n'avez qu'à appuyer sur ce petit bouton. Vous pouvez fermer la porte.

Personne ne vous dérangera.

L'hôtesse sortit après avoir jeté un œil à Candy. La blonde employée du Manchot devait avoir attiré tous les regards en arrivant au restaurant. Elle avait relevé ses cheveux, ce qui amincissait sa figure. Quant à sa robe bleue, elle était outrageusement décolletée et la moulait comme un gant. Candy savait fort bien que les hommes pouvaient difficilement la repousser, surtout quand elle portait des vêtements qui semblaient coller à la moindre de ses courbes.

– Je suis heureuse de vous revoir, monsieur Bazinet. Nous nous sommes déjà rencontrés il y a deux ans, je crois.

– En effet.

Tout en lui tendant la main, Candy se pencha légèrement, découvrant presque entièrement ses seins rondelets. Il était facile de constater que la jolie fille ne portait aucun dessous.

Bazinet était devenu subitement rouge. Il bégaya :

– Alors... nous mangeons ? fit-il en se

dirigeant vers la table.

Candy alla s'installer sur le divan, croisant ses jambes au galbe parfait.

– J'avoue que, pour tout de suite, je n'ai pas très faim. Mais j'accepterai un apéritif. Nous pourrions causer de l'affaire Bluteau.

Bazinet sonna et immédiatement un garçon parut et prit les commandes. Lorsqu'il revint avec les verres, le détective spécifia :

– Ne nous dérangez pas, je vous sonnerai lorsque nous aurons décidé de manger.

– Compris, fit le garçon en lui lançant un clin d'œil complice. Il sortit en fermant la porte.

Bazinet tendit le verre à Candy.

– À votre santé.

– À la vôtre.

Ils burent et Bazinet s'assit aux côtés de la blonde. Elle se rapprocha de lui tout en demandant :

– Est-ce vrai ce qu'on dit ? Vous auriez pu devenir un des officiers supérieurs de la police,

mais votre épouse vous a forcé à prendre votre retraite.

Bazinet hésita. Il ne s'attendait pas à ce que Candy lui parle de Lina.

– Je vais vous faire une confession. Il y a plusieurs années, alors que je faisais partie de l'escouade de la moralité, nous avons fait une descente dans une boîte de danseuses. Aujourd'hui, le spectacle que donnaient ces filles pourrait facilement passer à la télévision, mais parce qu'elles portaient des décolletés audacieux, c'était alors jugé indécent. Lina était parmi les danseuses arrêtées. Je la trouvais très belle. Alors, quand j'ai préparé le rapport, j'ai déclaré qu'elle n'avait pas encore dansé et que, par le fait même, on ne pouvait l'accuser. On n'avait aucune preuve contre elle et elle fut aussitôt libérée. Lina a appris que c'était grâce à mon intervention qu'elle avait pu s'en tirer aussi facilement.

Candy esquissa un sourire.

– Elle a été reconnaissante et a accepté de vous épouser. Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de marier une aussi belle fille. Vous

deviez être heureux et vos compagnons de travail devaient vous jalouser.

– Au début, oui, d’autant plus que Lina venait souvent au poste. Elle connaissait des tas de filles du milieu, des passeurs de drogues, des souteneurs et elle plaidait leurs causes auprès des officiers supérieurs de mon département. Je détestais ça, mais Lina savait attirer la sympathie de tous. Mais ce bonheur ne dura qu’un temps. Lina a non seulement changé de caractère, mais également d’apparence. Elle a beaucoup maigri. Elle est devenue sévère, une vraie pimbêche. Elle se moquait continuellement de moi devant mes compagnons de travail. C’est elle qui m’a obligé à prendre une retraite anticipée. Madame voulait voyager, visiter le monde. Alors, vous comprenez, passer une soirée en compagnie d’une belle fille comme vous, c’est pour moi une occasion qui ne s’offre pas souvent.

Tout en parlant, il avait glissé son bras sur le dossier du divan. Il laissa descendre sa main qui frôla l’épaule de Candy. Au lieu de s’éloigner, la blonde se rapprocha de l’ex-détective. Bazinet

n'hésita pas, l'occasion était trop belle.

Il attira Candy dans ses bras. Il l'embrassa. Au lieu de le repousser, elle s'abandonna et le baiser fut assez long et langoureux. Elle se dégagea et s'éloigna quelque peu.

– Georges, je vous en prie...

Mais il voulut profiter de ce moment de passion. Elle le repoussa gentiment.

– Soyez raisonnable. Je perds trop rapidement la tête.

En suant à grosses gouttes, il voulut caresser ses seins.

– Laissez-vous aller.

– Non.

Et elle ajouta en souriant :

– Pas tout de suite. Nous avons la soirée devant nous.

Et lentement, elle retira la main qui s'appuyait sur son sein.

– Quand je perds la tête, il m'est impossible d'avoir une conversation sérieuse. Je deviens

folle, j’oublie tout, fit-elle en s’éloignant quelque peu.

Bazinet était troublé. Non seulement cette femme l’attirait, mais elle lui laissait entendre qu’elle pouvait difficilement lui résister. La soirée s’annonçait pleines de promesses.

– Tout d’abord, les affaires sérieuses, dit Candy. J’ai longuement interrogé Octave Bluteau.. Je crois sincèrement qu’il a assassiné sa femme.

Bazinet avoua :

– Robert m’a fait part de quelques-unes de vos découvertes. J’avoue que, dans le temps, j’ai bâclé l’affaire trop rapidement. Je me fiais trop aux apparences. Tout accusait le jeune Blake du crime d’Aline Bluteau. Quant à Octave, il était considéré comme un malade mental. Mais supposons qu’il ait assassiné sa femme, ça changerait quoi pour lui ? Il est en prison, condamné pour le meurtre d’un usurier, d’un prêteur qui égorgeait ses victimes. Si Bluteau avait plaidé coupable du meurtre de Ricard, comme lui conseillait son avocat, comme nous

pensions tous qu'il aurait fait, il s'en serait probablement tiré avec une sentence suspendue. Le jury aurait admis la légitime défense. Mais non, il a crié son innocence jusqu'au bout. Pourquoi ?

Candy s'écria :

– Mais parce qu'il est innocent !

Bazinet s'écria :

– Allons donc, ne me dites pas qu'il vous a convaincue ! Je vois bien que vous n'avez pas assisté au procès. Victor Blake, le père de l'accusé, a dépensé une fortune pour prouver l'innocence de son fils. Il le savait coupable de nombreux viols, mais pas de meurtre. Blake a perdu ses amis, de nombreux clients, il a failli se ruiner. Il faisait réellement pitié. Et dire que sa femme n'a même pas voulu assister au procès. Elle avait trop honte.

Candy, subitement intéressée, voulut savoir comment il se faisait que lui, Bazinet, était tellement au courant de la situation des Blake. Mais pour le faire parler, il fallait troubler le

détective un peu plus.

Comme Bazinet cherchait toujours à l’embrasser, elle se laissa aller dans ses bras. Cette fois, le baiser fut long, fougueux, passionné. Les caresses sur les seins de Candy étaient plus insistantes. C’était tellement facile de glisser les mains dans son profond décolleté. Au bout de quelques instants, elle se dégagea.

– Attendez, Georges, j’ai une idée. Mangeons et allons ensuite à mon appartement où nous continuerons de causer. Nous y serons seuls, sans personne pour nous déranger.

L’offre de Candy était pleine de promesses. L’ex-policier était pour sonner le garçon, mais la jolie blonde l’en empêcha :

– Un instant, je voudrais savoir une chose. Qui vous a mis au courant de toute l’histoire de Blake ? Vous n’aviez sûrement pas le temps de surveiller les activités du père de l’accusé.

Bazinet expliqua :

– Lina, ma femme, adore les procès. Aussi, elle assista à celui de Cédric Blake. Elle fit la

connaissance de Victor, le père, et ils devinrent de bons amis. C'est par Lina que j'ai appris tout ce qui arrivait à la famille Blake. Je dois avouer que ma femme était très habile. En cour, elle portait toujours ses plus belles robes, n'avait jamais ses lunettes, elle attirait l'attention. Alors, comme Victor Blake cherchait quelqu'un à qui se confier, il causait souvent avec Lina.

– Et depuis le procès, ils se sont revus ?

– Mais non ! du moins, je ne le crois pas ! L'affaire était terminée et...

Le regard de Bazinet s'était assombri brusquement. Très câline, Candy se rapprocha :

– Allons, qu'est-ce qui ne va pas ? Dites-moi tout, Georges.

– C'est assez gênant... Vous êtes une femme... vous pourriez m'expliquer pour quelles raisons une femme, ordinairement passionnée, devient brusquement distante, même froide...

– Votre femme ?

– Oui. Elle me repousse continuellement. Elle a changé du jour au lendemain. Elle est même

devenue bête avec moi, elle me traite comme un petit chien.

– Son changement d’attitude est arrivé en même temps que se déroulait le procès de Blake ?

– Après. Lina me reprochait d’avoir fait condamner un innocent.

La détective avait deviné rapidement ce que Bazinet ne voulait pas admettre. Lina Bazinet avait un amant, ce qui expliquait son changement d’attitude... et cet amant pouvait fort bien être Victor Blake.

« Un homme d’affaires qui perd ses clients, que ses amis laissent tomber, en qui les banques ne font plus confiance, cherche ailleurs un peu de réconfort. Lina était là, elle est devenue sa maîtresse. Or, elle connaît plusieurs personnes du milieu. Elle a pu facilement lui présenter quelques-uns de ses amis. Blake voit sa fortune s’envoler, il a besoin d’argent. Lina le met en contact avec un usurier, un prêteur qui ne demandera pas mieux que de l’égorger. »

Elle venait d’apprendre bien des choses. Elle

ne pouvait abandonner Bazinet, mais d'un autre côté elle se devait de mettre le Manchot au courant de ce qu'elle avait appris. Elle se leva :

– Pendant que vous commandez le repas, dit-elle, je vais retoucher mon maquillage. Je vous fais confiance pour le choix du menu. Je reviens dans deux secondes.

Elle traversa le restaurant. Près de la sortie, il y avait un téléphone public. Elle appela le numéro de la voiture du Manchot. Le détective répondit aussitôt.

– Enfin c'est toi, Candy ! Mais où étais-tu ?

– Je vous en prie Robert, c'est très important. Elle lui fit un rapport complet.

– Je suis toujours en compagnie de Bazinet et je...

Robert Dumont s'écria :

– Mais alors, ça expliquerait tout. J'ai trouvé l'attitude de Blake très bizarre, mais je ne savais comment relier ce fait au meurtre de Ricard. Maintenant je comprends. Je suis persuadé que Blake doit connaître Dolson, l'homme qui, par

son témoignage, a fait condamner Bluteau pour le meurtre de Ricard. Candy, continue ta cour auprès de Bazinet. Moi, je poursuis l'enquête. Je n'ai pas un instant à perdre. Donne-moi le nom du restaurant où tu te trouves. Si j'ai du nouveau, je saurai où te rejoindre.

Vive la liberté

La décision de Robert Dumont était prise. Revenir à Montréal ne lui apporterait rien. Essayer de voir Blake était inutile, jamais il ne parlerait. Quant à Candy, elle s'occupait de découvrir tout ce que Georges Bazinet savait.

« Vaut mieux demeurer dans la région de Sainte-Adèle. Dolson n'est pas chez lui, mais je suis persuadé que c'est de ce côté que je dois diriger mes recherches. Je vais retourner à sa maison et fouiller. Je pourrais peut être trouver des preuves importantes faisant partie du puzzle. »

Il revint rapidement à Sainte-Adèle. Lorsqu'il arriva au domaine Dolson, il sonna à la porte, mais il n'y avait personne. Avant de briser une serrure et d'entrer dans la maison, le Manchot inspecta les alentours.

« Au cas où Dolson reviendrait à l'improviste,

je dois mettre ma voiture à l'abri. »

Sa décision était prise. Il pouvait entrer dans le garage par la porte de côté, ouvrir les grandes portes et dissimuler sa voiture à l'intérieur.

« C'est l'endroit le plus sûr. Je vais placer mon automobile à côté de celle de Michel. »

Il se glissa dans le garage et se préparait à soulever la lourde porte double lorsque, soudain, il entendit un crépitement qui lui fit tourner la tête. Il vit des flammes qui venaient de jaillir brusquement et assez proche de la voiture de Michel.

« Qu'est-ce qui se passe ? Le feu ne peut avoir débuté seul. »

Il courut à la voiture de son assistant. Il n'avait pas une seconde à perdre. Il devait la sortir du garage avant qu'elle ne prenne feu.

Il ouvrit la portière et poussa un cri en apercevant ses deux assistants étendus, ligotés, entre les deux sièges.

« C'est trop bête. Idiot que je suis. J'aurais dû jeter un coup d'œil à l'intérieur. »

Heureusement, on avait laissé la clé de contact dans la voiture. Sans même prendre le temps de délivrer ses compagnons, il recula la voiture pour la mettre à l'abri du feu. Deux ou trois secondes plus tard, une explosion retentit et une partie du sol où la voiture de Michel avait été stationnée, se souleva.

« Maudit ! Nous l'avons échappé belle. L'explosion et le feu auraient entièrement détruit la voiture et pulvérisé les corps. »

Il s'empressa de porter secours à ses deux compagnons en les libérant de leurs liens.

– Sacrement ! ragea Michel, il était plus que temps ! Vous êtes venu dans le garage tantôt ?

– Moi ? demanda le Manchot.

– Jouez pas à l'innocent, carabine ! Vous avez l'habitude de réfléchir tout haut et j'ai reconnu votre voix.

Le Manchot ne releva pas la remarque de Michel.

– L'important c'est que vous soyez libres. Entrons dans la maison. Ils sont tous partis. Nous

allons appeler les pompiers et pendant qu'ils combattent l'incendie, nous allons fouiller dans les documents de Dolson. J'y cherche quelque chose qui me permettrait de confondre quelqu'un.

– De qui parlez-vous ? demanda Serge.

Dumont n'eut pas à répondre à la question de son collaborateur. Déjà, les pompiers s'approchaient. Pendant que les sapeurs s'attaquaient au foyer de l'incendie, Serge conduisit le Manchot et Michel dans la pièce qui servait de bureau à Dolson.

– C'est sûrement ici qu'il conserve ses documents.

Michel demanda :

– Que cherchons-nous au juste ?

– Des papiers, des reçus, n'importe quoi où on pourrait trouver le nom de Victor Blake.

Michel s'attaqua immédiatement à un classeur et Serge regarda dans les tiroirs du bureau. Dumont alla s'entretenir avec les pompiers, questionna longuement un officier sur Dolson et ses amis, puis alla fouiller les autres pièces de la

riche demeure. Il retrouva ses deux collaborateurs.

– Il n’y a rien de compromettant ici boss, fit Michel. Aucun document... il y a des lettres, mais ce sont des souvenirs de famille, des photos, des choses sans importance. Pour moi, Dolson doit garder ses papiers importants ailleurs.

– Quant à moi, déclara Serge, j’ai trouvé des listes de clients dans un tiroir. Mais le nom de Blake n’y figure pas. Il y a également tous les numéros de permis de port d’arme pour les revolvers que Dolson a vendus. Encore là, rien au nom de Blake.

Michel tendit un album :

– Vous voulez jeter un coup d’œil sur les photos ?

Le Manchot haussa les épaules, feuilleta rapidement l’album et il allait le fermer lorsque son attention fut attirée par une photo. On pouvait y voir deux couples, les quatre personnes étaient en maillot de bain. L’un des hommes était Victor Blake. Le détective l’avait reconnu

immédiatement.

– Ce n'est pas grand-chose, murmura-t-il en détachant la photo de l'album, mais on ne sait jamais, ça peut servir.

Il fit signe à ses deux compagnons de s'approcher.

– Ce type que vous voyez à droite, c'est Victor Blake. Les autres, les connaissez-vous ?

Michel fut le premier à jeter un œil sur la photo.

– Non, je ne connais personne.

Serge prit la photo et poussa un cri :

– Mais ces deux-là... aucune erreur possible ! La belle brune, c'est Lucette, la bonne et la maîtresse de Dolson, et le type, à ses côtés, c'est Reggie Dolson lui-même.

Michel arracha la photo des mains de Serge. Il la regarda pour la seconde fois, mais beaucoup plus attentivement.

– Attendez un peu, patron... la femme qui est avec Blake... je l'ai déjà rencontrée... Non, je ne

la connais pas... Vous savez, quand on a été policier quelque temps, on en rencontre beaucoup, dans ce genre-là. Celle-là devait être une habituée des tribunaux, c'est pour cette raison que je m'en souviens vaguement, mais il m'est impossible d'y placer un nom.

Le Manchot proposa :

– C'est peut-être l'épouse d'un ex-collègue. Certains policiers reçoivent souvent la visite de leur femme, au poste.

– On le tolère, carabine, mais c'est pas permis.

– Tu te souviens de Georges Bazinet ? Il a déjà travaillé pour nous. Sa femme venait le voir régulièrement à son travail.

Michel fronça les sourcils, étudia la figure de la femme.

– Oui, je crois que c'est elle... Vous la reconnaissez, boss ?

– Non, je n'ai rencontré madame Bazinet qu'une seule fois.

– Mais alors, carabine, pourquoi avez-vous mentionné le nom de Bazinet ?

Le Manchot ne répondit pas directement à la question de son collaborateur. Mais il brandissait la photo d'un air triomphateur.

– La voilà, la preuve que je cherchais.

Nerveusement, il donna des ordres à ses adjoints :

– Michel et toi, Serge, allez retrouver les pompiers et les policiers qui sont à l'extérieur. Ils voudront sûrement vous interroger sur l'attentat. Moi, il faut que je parle à Candy au plus tôt.

Les deux détectives privés rejoignirent le groupe qui terminait leur travail près du garage. Quant au Manchot, il appela au restaurant *La Petite Colombe* pour apprendre que Candy et son escorte avaient quitté l'endroit depuis plus de trente minutes. Robert Dumont n'hésita pas. Il composa le numéro de l'appartement de sa jolie collaboratrice. La sonnerie résonna à quatre reprises et le Manchot allait raccrocher lorsqu'il entendit la voix de Candy :

– Allô !

– Enfin c'est toi ! Mais où étais-tu ?

– Ne me demandez pas de détails Robert. Mais je dois avouer que vous avez appelé juste à temps.

– Tu es toujours en compagnie de Bazinet ?

– Justement et je puis vous dire qu’il est beaucoup plus jeune et plus en forme que je croyais.

– Eh bien ! il va falloir que tu le retiennes au moins une heure ! Je me rends immédiatement chez toi, mais je suis à Sainte-Adèle.

Candy s’écria :

– Une heure !

Et elle ajouta :

– Jamais je ne pourrai le faire patienter jusque-là !

*

Quand un homme est fou de passion, il est capable de toutes les bêtises. Il peut même devenir violent. Ça, Candy le savait.

Elle avait fait entrer Bazinet dans son appartement. Elle s'était laissée embrasser, elle avait passé un déshabillé transparent qui ne cachait rien de ses courbes affriolantes. Bazinet était dans tous ses états, les yeux hagards, il suait à grosses gouttes. C'est alors que Candy entendit sonner le téléphone.

Le Manchot lui avait donné des ordres. Elle n'avait même pas pu discuter. Elle devait faire patienter Bazinet encore une heure. Mission impossible, elle en était persuadée. Elle raccrocha lentement le téléphone en analysant la situation.

– Ne me faites pas croire que vous devez sortir, ça ne prendrait pas. Je croirai que vous m'avez joué la comédie.

Candy était devant lui. Il la mangeait des yeux. Elle se pencha, l'embrassa et lorsqu'il voulut enlever le déshabillé pour mieux la caresser, elle se dégagea.

– Moi, vous jouer la comédie ? Vous me connaissez mal. J'adore faire l'amour. Mais j'ai mes petits caprices.

– Ah !... un caprice ?

– Oui. J’adore me prélasser dans un bon bain chaud, plein de bulles de savon.

Bazinet se leva brusquement et retira son veston.

– Vous voulez qu’on prenne une douche ensemble ? Déjà, il avait laissé tomber sa chemise.

– Non, pas ensemble, fit Candy en baissant les yeux, je suis pudique. Mais je veux que mon partenaire prenne une douche lui aussi. Ce ne sera pas long.

Et le laissant seul, elle se dirigea en se déhanchant vers sa salle de bain.

« J’espère que Robert ne tardera pas. Je ne puis quand même pas rester une heure dans mon bain ! »

*

– Hé ! je n’en peux plus de patienter. Ça fait

plus d'une demi-heure que vous êtes dans la salle de bain.

– J'ai terminé, il fallait que je me maquille un peu, que je me recoiffe.

Enfin, elle ouvrit la porte.

– Voilà, fit-elle en l'embrassant, je suis prête, maintenant c'est à votre tour.

– Ce ne sera pas long.

– Vous allez devoir patienter, j'ai utilisé toute l'eau chaude. Vous ne pouvez pas prendre un bain glacé, vous êtes en sueur, vous risqueriez votre coup de mort. Dans dix minutes, l'eau sera chaude.

Bazinet jeta un coup d'œil sur sa montre puis il prit Candy dans ses bras. Ses caresses étaient plus osées. Même Candy comprit qu'elle ne pourrait plus lui résister. Ses sens allaient la trahir.

– L'eau doit être chaude.

Il entra dans la salle de bain et Candy le suivit.

– Je vais vous savonner, j'ai une éponge très

douce. Laissez-vous faire.

Et enfin, elle entendit frapper à la porte. Elle poussa un soupir de soulagement.

– Je reviens tout de suite.

Elle alla ouvrir.

– Enfin, c’est vous, Robert !

Le Manchot jeta un coup d’œil sur sa collaboratrice. Rarement il ne l’avait vue aussi aguichante.

– J’ai fait le plus rapidement possible. Même qu’une auto-patrouille m’a ouvert le chemin presque jusqu’ici. Où est Bazinet ?

– Dans la salle de bain. Il va en sortir dans quelques secondes.

Le Manchot lui parla de la photo. C’était bien celle de Lina Bazinet.

– Qu’il le veuille ou non, il devra nous dire tout ce qu’il sait sur sa femme, sinon, il risque de se trouver derrière les barreaux.

– Il parlera, dit Candy sûre d’elle-même. Il en a soupé de sa Lina. S’il peut s’en débarrasser de

cette façon, il ne demandera pas mieux.

La porte de la salle de bain s'ouvrit.

– Tu viens, chérie, je suis prêt et...

– Salut Georgie !

Bazinet était tout nu. Il pâlit comme si un fantôme lui était apparu. Il était bouche bée, on aurait dit un homme changé en statue de sel. Soudain, il poussa un cri étouffé, entra dans la salle de bain et prit une grande serviette dont il s'entoura les reins.

– Je vous ai dérangés dans vos ébats ? demanda le Manchot en esquissant un sourire malicieux.

– Tu te trompes, Robert. Nous n'avions pas commencé, jura Candy.

– C'est curieux... moi je prends ma douche après avoir fait l'amour, pas avant.

La blonde protesta vivement :

– Puisque je te dis que...

– Ne jure pas pour rien. Toi, Georges, je te conseille d'aller t'habiller. La partie de plaisir est

terminée.

Bazinet, comme s'il avait eu le feu quelque part, disparut en un éclair et retourna dans la salle de bain.

– Toi aussi, Candy, tu devrais t'habiller, tu es aussi nue que lui.

– Laisse-moi t'expliquer...

– Nous aurons tout le temps voulu pour parler... quand vous serez revenus de votre camp de nudistes.

En colère, Candy entra dans sa chambre tout en faisant claquer la porte.

Robert Dumont avait le fou rire. La situation, bien que tragique, était du pur vaudeville. Bazinet parut le premier. Il avait repris son calme.

– Mademoiselle Candy a raison, Robert. Nous n'avons rien fait.

– Tiens, vous ne l'appellez plus chérie ? Mais je vous crois, Candy est une experte pour faire patienter les amoureux transis.

À son tour, Candy revint dans le salon. Elle

avait passé une jupe et un chandail. Elle avait relevé ses cheveux, ce qui lui donnait un air beaucoup plus sévère.

– Assoyez-vous tous les deux, ordonna le détective.

Bazinet obéit aussitôt. Mais il prit place dans le large fauteuil, face à Candy qui s'était glissée sur le divan. Le Manchot resta debout. Il se tourna du côté de Bazinet.

– Nous allons commencer par éclaircir le mystère de la mort de Ricard, le prêteur sur gages. Vous savez bien, Georges, que ce n'est pas Bluteau qui l'a tué.

– Mais qui alors ?

– Victor Blake, l'amant de votre femme !

Bazinet était médusé.

– Je savais que Lina connaissait Victor Blake, mais de là à dire qu'elle était sa maîtresse, je n'ai aucune preuve de ça.

– Vous auriez pu en trouver. Vous connaissiez votre femme. Vous auriez pu pousser votre enquête plus loin.

Le Manchot s'alluma un cigare, puis s'assit près de Candy. Lorsqu'il fut presque complètement disparu dans l'épais nuage blanc, il commença son monologue.

– Quand j'ai rencontré Victor Blake et que je lui ai parlé, son attitude m'étonna. Non seulement il ne voulait pas que j'enquête sur la mort de Ricard, mais il refusait même d'envisager l'innocence de son fils. Je me suis longtemps demandé pourquoi. Oh ! je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de louche, mais je ne pouvais créer de lien ! Il me manquait des faits. Vous aviez commencé l'enquête. Vous manquiez d'enthousiasme. Vous vouliez classer l'affaire au plus tôt.

Il leur montra la photo qu'on avait trouvée chez Dolson. Candy l'examina, puis la passa à Bazinet. Le Manchot reprit la parole.

– Alors là, en voyant la photo, j'ai tout compris. Candy, d'ailleurs, avait deviné la vérité. Il y a quelques années, le fils de Blake, Cédric, un malade mental, s'attaque à plusieurs femmes et les viole. Ça donne l'idée à Octave Bluteau de

tuer sa femme, de commettre le crime parfait. Il a réussi. Le meurtre de sa femme demeura un mystère qui ne fut élucidé que plus tard. Octave Bluteau avait touché les assurances-vie de sa femme, il se croyait riche. Il se pensait guéri de son alcoolisme. Il était sûr de pouvoir boire raisonnablement. Il ignorait que cette maladie est toujours latente, qu'elle se réveille lors d'un premier verre. Il boit, joue aux cartes, aux courses... et il perd tout son avoir. Il ne sait plus où donner de la tête. Il veut se rattraper et il rencontre Ricard qui accepte de lui prêter de fortes sommes.

Robert Dumont se leva, déposa son cigare dans le cendrier et se mit à arpenter la pièce de long en large.

– Maintenant, parlons de Cédric Blake. Il se fait arrêter en voulant s'attaquer à une femme qui savait fort bien se défendre. Il n'a jamais tué, mais les policiers se disent qu'il y a toujours une première fois et on l'accuse du meurtre d'Aline Bluteau. Il est trouvé coupable et condamné. Victor Blake aurait bien voulu que son fils soit

blanchi. Il a tout fait. Il a engagé les meilleurs avocats, il a dépensé sa fortune, mais son fils s'est retrouvé quand même derrière les barreaux. Blake a perdu ses clients, tous ses amis, il se voit acculé à la ruine.

Le détective se pencha au-dessus de Bazinet.

– Mais voilà, une femme qu'il a connue lors du procès de son fils et qui est devenue sa maîtresse lui offre de le sauver. Cette femme, c'est votre épouse, Lina Bazinet.

L'ex-policier n'osait pas bouger et le Manchot n'allait pas le ménager.

– Vous le savez comme moi, Georges, votre femme n'est, ni plus ni moins, qu'une prostituée.

– Oh !

– Comment appelez-vous une femme qui se fait des amis riches, devient leur maîtresse, les encourage à dépenser follement leur fortune, et qui lorsque ces hommes sont ruinés, les pousse dans les pattes de ses amis de la pègre, des usuriers, des prêteurs qui ne cherchent qu'à égorger leurs victimes. Lina présente donc Blake

à Ricard, et l'usurier accepte de lui prêter de l'argent. Il croit pouvoir faire une bonne affaire. Ricard a pris des informations sur Blake et il sait que sa femme est riche. Il les saigne lentement. Blake, pris à la gorge, ne veut pas que sa femme apprenne la vérité, il veut la sauver des griffes de Ricard. Par l'entremise de Lina, qu'il croit aimer, il fait la connaissance des gens du milieu. Lina sait qu'Octave Bluteau doit une forte somme à Ricard. De plus, c'est un malade, un fou, rongé par l'alcoolisme, alors pourquoi ne pas se servir de lui ? Suivant les conseils de votre femme, Blake a probablement engagé des tueurs à gages. Les tueurs se sont rendus chez Ricard, ils l'ont tué et ont laissé Bluteau, qu'ils avaient assommé et amené sur place dans la pièce. On appelle la police qui trouve Octave, l'arme au poing, près de la victime. Voilà le suspect idéal, arrêté pour meurtre.

Pour la première fois, Bazinet prit la parole.

– Tout ce que vous dites est vrai, Robert. C'est moi-même qui ai dirigé l'enquête sur le meurtre de Ricard.

Le Manchot poursuivit.

– Je sais. La Couronne n'avait pas assez de preuves pour faire condamner Bluteau pour meurtre. L'histoire qu'il racontait en criant son innocence tenait debout. Il pouvait être accusé d'homicide involontaire, mais pas de meurtre. Il fallait donc un témoin pour étayer la preuve de l'accusation. On parle de Dolson à Blake. Le brocanteur est prêt à se parjurer pour une grosse somme et son témoignage a fait condamner Bluteau pour le meurtre de Ricard. L'affaire était terminée et vous, Bazinet, vous vous empressez de la classer. Votre femme vous incite à prendre une retraite anticipée. Elle craignait qu'un jour, vous vous poseriez trop de questions. Et voilà, même si Bluteau s'accuse du meurtre de sa femme et se dit innocent de celui de Ricard, personne n'y prête attention excepté moi. Vous connaissez la suite, Bazinet. Vous avez commis une grave erreur. Vous étiez le seul à savoir que Michel allait retrouver Serge Joubert au restaurant de la halte routière. Or, mes deux assistants ont été enlevés et ont passé à un cheveu de la mort.

Bazinet était pâle, ses mains tremblaient. Il s'écria :

– Allons, Robert, vous me connaissez, je ne suis pas un assassin ! Lina était là lorsque vous m'avez parlé de Joubert. Je vous jure qu'après votre appel, elle m'a posé de nombreuses questions.

– Vous êtes prêt à témoigner contre votre épouse ?

Bazinet prit un air cynique :

– Ça fait plus de trente ans qu'elle m'en fait endurer. Il est temps que je prenne ma revanche.

Le Manchot avait transmis ses ordres à ses deux adjoints. Michel devait surveiller la maison de Blake et Serge, celle de Bazinet.

Les autorités n'eurent aucune difficulté à arrêter le couple suspect.

Après avoir protesté avec véhémence de son innocence, Lina Bazinet passa aux aveux. Le Manchot avait vu juste. Blake avait fait assassiner Ricard et avait rejeté la responsabilité du crime sur les épaules de Bluteau.

Ce fut René Jolicœur qui termina l'enquête. Blake fut trouvé responsable de l'assassinat de Ricard. Lina Bazinet plaida coupable à une accusation de complicité pour meurtre. Dolson et ses complices furent également écroués et tous accusés de tentative de meurtre sur la personne de Michel Beaulac et celle de Serge Joubert.

Enfin, Octave Bluteau fut reconnu coupable du meurtre de sa femme, mais innocenté de celui de Ricard. Le jeune Blake eut droit à une remise de peine, mais à cause de ses nombreux viols, il avait encore plusieurs années à passer derrière les barreaux.

Sur les conseils de l'avocat de l'agence, le Manchot se rendit au pénitencier pour rendre visite à Octave Bluteau.

– J'ai des nouvelles pour vous, lui dit Dumont. Vos avocats ont ré étudié votre cause. Ils pourraient prouver qu'au moment du meurtre de votre femme, vous n'étiez pas en pleine possession de toutes vos facultés. Étant donné tout le temps que vous avez déjà passé derrière les barreaux, vous pourriez jouir d'une remise de

peine et recouvrer votre liberté.

Le bonhomme s'écria :

– Mais, je veux pas sortir. Je veux pas sortir de prison ! Vous savez ce que c'est la liberté, vous, Manchot ? La liberté aujourd'hui, c'est être sans travail, c'est vivre au crochet de la société, c'est de ne pas faire partie du vrai monde. Ma liberté à moi, elle est ici derrière les barreaux. Je m'y suis fait des amis, je me rends utile, j'ai trois repas par jour, je peux regarder la télé, lire, assister à des spectacles, faire du sport... que voulez-vous de plus ? Ma liberté, je la trouve entre les quatre murs de ma cellule. Je n'en demande pas plus. Mais j'aurais aimé vous payer pour votre travail.

– Ne vous inquiétez pas, dit le Manchot en souriant. Madame Blake a promis de nous récompenser généreusement. Non seulement son fils sortira-t-il de prison dans quelques années, mais nous lui avons fait connaître véritablement son mari, un assassin, un homme qui l'avait toujours traitée comme une esclave. Grâce à nous, une vie nouvelle s'ouvre pour elle. Elle m'a laissé entendre qu'elle voulait vous aider.

Octave s'écria :

– Surtout pas ! Si une femme vient me voir ici, derrière les barreaux, ça me fera perdre la tête et vous savez qu'elle n'est pas des plus solides... Non, si elle veut me faire plaisir, qu'elle me fasse parvenir une boîte de vos cigares. Ils sont bons en maudit !

Pierre Saurel, le 15 mai 1996.

Cet ouvrage est le 452^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.